ois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 95 — 26 JUILLET 1947 — 40 FRANCS

Phot. Ellebé.

A LA GLOIRE DES TROUPES DE DÉBARQUEMENT FRANCO-ANGLAISES

A Hermanville-sur-Mer, dans le Calvados, une cérémonie à la gloire des troupes franco-anglaises qui, le 6 juin 1944, ont été les premières à mettre le pied sur le sol de France s'est déroulée le 13 juillet, en présence de nombreuses personnalités. L'amiral Wietzel, ancien commandant du cuirassé « Courbet », que l'on distingue au large et qui avait été coulé pour servir de brise-lames, a inauguré une plaque apposée sur l'hôtel de ville pour rappeler que ce fut là que s'installa le quartier général des forces débarquées. Une messe a été célébrée à la mémoire de ceux qui périrent sur cette plage, à la « brèche d'Hermanville », où eut lieu le débarquement.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **360 fr.**
Étranger . . . . . Un an **460 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

NOUVEAUX VOYAGES
Chronique de Joseph PEYRÉ

LA PORTE DE LA TOUR
Nouvelle inédite de Michel BOUTRON

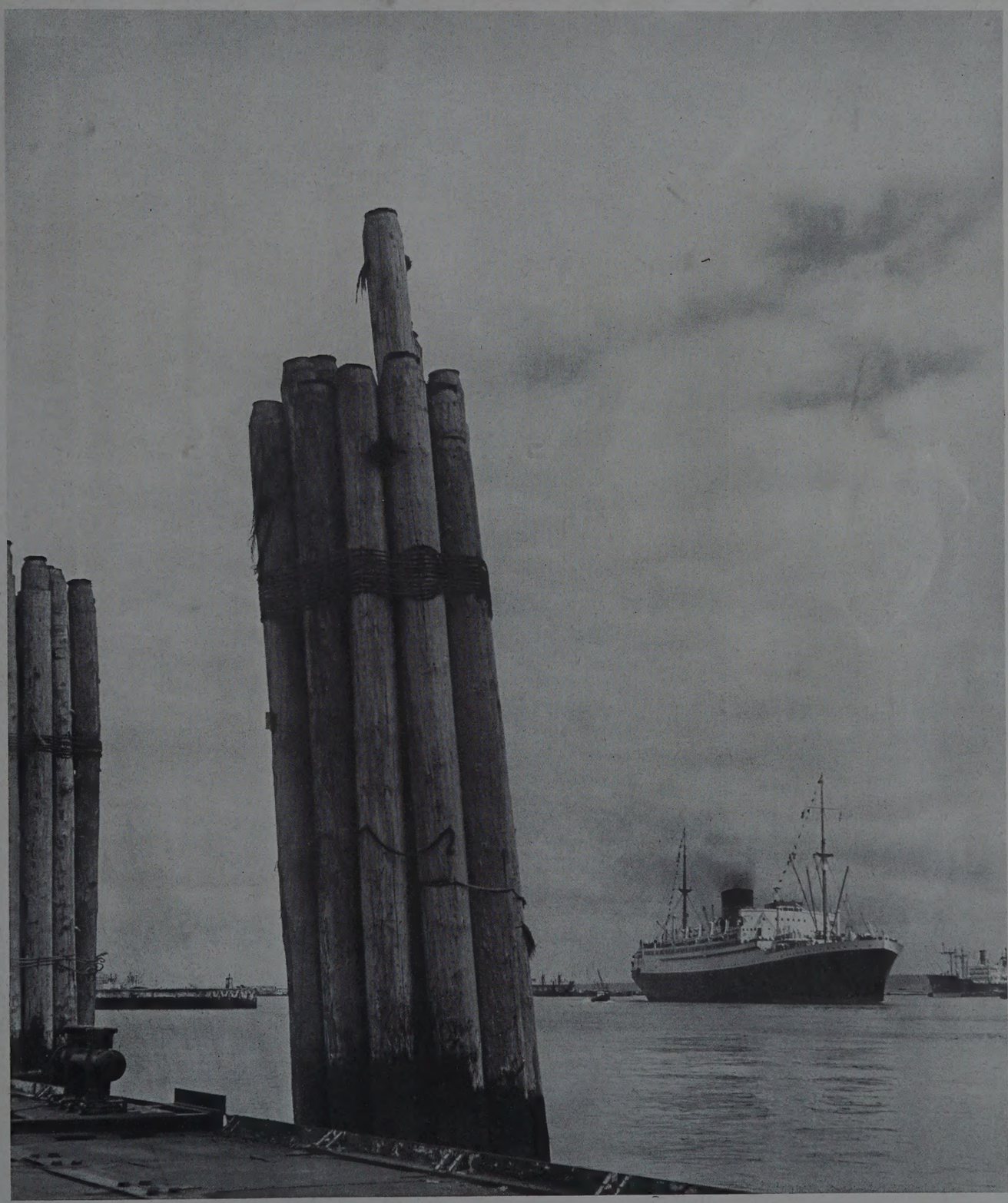
GEORGE ET MARGARET
Pièce en 3 actes de M.-G. SAUVAJON et J. WALL
d'après la pièce de Gérald SAVORY

PARAITRA LE **15 AOUT**

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 95 • 26 JUILLET 1947



LE « DE GRASSE » REPARAIT SUR LES LIGNES TRANSATLANTIQUES

Après huit années d'interruption due à la guerre, le paquebot De Grasse, *qui avait été coulé par les Allemands dans l'estuaire de la Gironde peu avant la libération, vient de reprendre son service. Complètement transformé et modernisé, il a quitté Le Havre, le 12 juillet dernier, à destination de New York, après qu'une cérémonie, à laquelle participèrent les ouvriers qui contribuèrent à sa reconstruction, se fut déroulée sur le port, en présence de M. Jules Moch, ministre des Travaux publics. Deux autres grands paquebots modernes,* Liberté *et* Ile-de-France, *actuellement en cours de réfection, reprendront bientôt leur place sur la ligne Le Havre-New York.* Phot. *France-Illustration* (Jarnoux).

UNE SEMAINE DU MONDE

Paris. — *Jean Robic, de l'équipe de l'Ouest, gagnant le 34e Tour de France au cours de la dernière étape, est félicité par René Vietto, qui conserva le maillot jaune jusqu'à Saint-Brieux, où il avait dû le céder à Brambilla.*

Munich. — *Les rabbins des zones anglaise et américaine d'Allemagne tiennent actuellement au Shauspielhaus un congrès qui a été ouvert en présence du général Lucius Clay, commandant la zone américaine.*

Shangaï. — *Pour la première fois une liaison téléphonique directe a pu être établie entre Shangaï et Washington.*

Rome. — *Le comte Sforza et M. Quirino, vice-président des Philippines, ont signé, au nom de leur pays, un traité d'amitié.*

Londres. — *Un accord destiné à resserrer les liens existant entre la Grande-Bretagne et l'Uruguay a été signé par ces deux pays.*

U. R. R. S. — *Le premier ministre d'Albanie, ainsi que plusieurs ministres et membres du gouvernement, viennent d'arriver à Moscou, où ils ont été reçus par MM. Molotov et Vichinsky. Ce voyage serait le prélude à une coopération plus étroite entre les deux pays, dans les années à venir, notamment sur le plan économique.*

Grèce. — *La situation en Grèce, qui était déjà très confuse, s'est sensiblement aggravée depuis quelques jours. Athènes continue à être le cadre d'opérations massives de police, tandis que des combats extrêmement violents se déroulent actuellement le long de la frontière de l'Albanie. Les chefs des guerilleros ont lancé un appel « aux peuples démocrates du monde entier » pour stigmatiser « l'oppression fasciste qui trouve un appui à l'étranger ». Le 10 juillet, M. Tsaldaris était reçu par le général Marshall.*

Autriche. — *Le gouvernement autrichien a reçu une note du général Kourasov, commandant en chef des troupes soviétiques, dans laquelle ce dernier déclare que l'U. R. S. S. ne peut considérer comme légal le prêt de 100 millions de dollars que les U. S. A. viennent d'accorder aux Autrichiens.*

Turquie. — *M. Edwig Wilson, ambassadeur des Etats-Unis à Ankara, et M. Hassan Saka, ministre des Affaires étrangères de Turquie, ont signé, le 12 juillet, le traité par lequel l'aide militaire accordée par les U. S. A. à la Turquie entre officiellement en vigueur. Cet accord est presque similaire à celui qui avait déjà été signé avec la Grèce par le gouvernement de Washington.*

Indonésie. — *Les hostilités ont éclaté le 20 juillet entre les Hollandais et les Indonésiens. Ceux-ci refusent de rétrocéder les biens étrangers à leurs propriétaires et d'abandonner leur souveraineté à la Hollande pendant la période de transition.*

Tokio. — *Le vénérable Isoc Abe, qui est considéré maintenant comme « le père du socialisme japonais », a été fêté, ainsi que sa femme, par l'ensemble des membres socialistes du parlement de Tokio.*

Washington. — *Mme Roosevelt a reçu des mains de M. Henri Bonnet, ambassadeur de France, la Médaille militaire qui avait été décernée à titre posthume par le gouvernement au grand président des Etats-Unis.*

L'ÉTUDE DU PLAN MARSHALL

La Conférence économique s'est réunie à Paris, au Quai d'Orsay, dans le grand salon de l'Horloge. Vingt-deux Etats européens avaient été invités à y assister par le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et par la France, à la suite du refus soviétique de participer à la préparation des propositions que le général Marshall attend de l'Europe. Quatorze Etats ont accepté l'invitation, ce qui, avec les deux puissances invitantes, porte le total des participants à seize. La Belgique, la Hollande, le Grand-Duché de Luxembourg (désignés désormais par Benelux), l'Italie, la Grèce, le Portugal, l'Irlande, l'Islande, la Grèce et la Turquie ont répondu sans hésitation et sans réserve. Les trois Etats scandinaves : Suède, Norvège, Danemark, ont fait précéder leur adhésion d'une consultation où le front du pacte d'Oslo s'est reconstitué. Enfin, la Suisse a commenté sa réponse, « pour prévenir toute équivoque », en précisant les points suivants :

1° La Suisse ne prendra aucun engagement qui serait incompatible avec son statut traditionnel de neutralité ;

2° Les résolutions de la conférence qui affecteraient l'économie suisse ne pourraient devenir obligatoires à l'égard de la Confédération que d'entente avec elle;

3° La Suisse se réserve la liberté de maintenir les accords commerciaux qu'elle a conclus avec les Etats européens qui ne participeront pas aux travaux de la conférence et d'en conclure de nouveaux.

Ainsi donc, la Suisse a pris les devants contre tout reproche qu'on pourrait adresser à un Etat participant à la Conférence économique de Paris d'abandonner en quoi que ce soit sa souveraineté et de s'inféoder à un système, à l'exclusion d'un autre. Cette précaution ne manque pas d'habileté.

La réponse négative de la Yougoslavie, de l'Albanie et de la Bulgarie ne faisait aucun doute. Il était, en effet, dans l'ordre que le maréchal Tito, Enver Hodja et Dimitroff suivissent la politique soviétique. La Roumanie et la Hongrie ne pouvaient que s'incliner ; il serait plus exact de dire : leurs gouvernements, et non leurs populations. On vient d'apprendre, par exemple, que la décision du chef du ministère hongrois a suivi la visite du général russe commandant les troupes d'occupation. A Bucarest, des arrestations ont eu lieu : celles de membres de l'opposition. Restaient la Finlande, la Pologne et la Tchécoslovaquie ; la première a justifié son refus en reprenant les mêmes arguments qui avaient été invoqués par le ministre des Affaires étrangères russe. La Pologne a fait de même, en y ajoutant cet argument que le plan Marshall aboutirait au redressement de l'Allemagne, au détriment de ses victimes. Le drame de Prague a mis un point culminant à cette évolution dramatique : après avoir déclaré que la Tchécoslovaquie désirait collaborer à l'œuvre commune, le cabinet a dû revenir sur cette mesure, qui répondait aux vœux de la population. Le président du Conseil, M. Gottwald, et le ministre des Affaires étrangères, M. Masaryk, ont été convoqués à Moscou, et de là ils ont dicté les ordres qu'ils recevaient. Il paraît que la décision gouvernementale n'avait été prise qu'à la majorité, suivant le détestable principe démocratique ; c'est l'unanimité qu'il fallait, et, comme elle était impossible à faire, le refus devait s'ensuivre. Il serait trop facile de comparer la diplomatie soviétique à telle autre dont nous avons le souvenir et que nous avons condamnée autrefois, comme nous devons le faire aujourd'hui. L'espoir qu'avait fait naître la présence de la Tchécoslovaquie à la Conférence de Paris s'est évanoui, et avec lui toutes les considérations sur le pont entre l'Orient et l'Occident et les possibilités qu'il pouvait offrir. Il faut en prendre son parti, la Russie a brutalement coupé ce pont.

Ainsi donc, la politique russe ne reste pas passive, elle prend, au contraire, une allure délibérément active. Si elle a renoncé à torpiller la conférence de l'intérieur, elle paraît bien décidée à l'enrayer de l'extérieur. La presse et la radio de Moscou ne cessent d'affirmer que le projet américain est voué à l'échec et que Londres et Paris trahissent les intérêts du continent. Combien faudra-t-il de temps avant de passer à l'action ? Beaucoup, sans aucune doute, à telle enseigne qu'il sera trop tard pour qu'il sorte quelque chose de positif des projets incertains des Etats-Unis. Ainsi donc, sans plus attendre, la Tchécoslovaquie a obtenu de sa grande voisine un accord commercial prévoyant des échanges immédiats complémentaires ; d'autres vont suivre, avec tous les satellites, et ceux qui existent déjà entre ces Etats vont être augmentés, aménagés, pour le plus grand bien de l'Europe orientale sous l'égide de la Russie.

Si le plan Marshall est en gestation, le système de Staline, lui, est déjà constitué, de Stettin à l'Adriatique. La zone d'influence russe existe désormais non seulement dans les faits, mais dans une sorte de reconnaissance de cette situation, pour aussi déplorable qu'elle soit. Les peuples ainsi soumis sont épuisés, certains sont misérables, d'autres ne sont qu'apparemment dociles. Ils reprennent, une fois de plus, leur tragique destin, qui, dans l'histoire, les voue à la même lutte.

Lorsque, il y a quelques lustres seulement, les Finlandais, les Polonais, les Tchèques, les Slovaques, les Croates subissaient les contraintes contre lesquelles ils se révoltaient, c'est hors de ces pays, qui n'étaient alors que des provinces de grands Etats, que s'étaient constitués les noyaux essentiels de leur indépendance future. Nous en sommes revenus à ce passé, pourtant si proche. Il y a en Amérique de nombreux chefs de partis en exil : le président du Conseil hongrois Nagy, le Croate Vladko Macek, le Serbe Milan Gavricovic, et bien d'autres. Ces hommes, encore représentatifs, ont publié à Washington, le jour de l'Indépendance, une émouvante proclamation, au nom de « cent millions d'êtres humains privés de leurs droits ».

Voilà donc où nous en sommes après cette guerre, qui a semé dans le monde la pire des confusions, et déjà se pose le problème des responsabilités, car les Russes ne cessent de reprocher à l'Amérique son impérialisme, qui est contenu dans son capitalisme, et maintenant c'est l'Angleterre et la France qu'ils accusent d'être ses complices. Le « glissement à droite » est gros de conséquences. Les incidents de Grèce viennent s'ajouter à ce tableau de l'Europe, où vient de s'opérer le schisme entre l'Orient et l'Occident.

La Conférence économique de coopération européenne a été très courte : tous les Etats ont accepté les propositions avancées par la France et la Grande-Bretagne. Il s'agissait de créer les organes techniques chargés d'élaborer le projet qui sera présenté aux Etats-Unis. On s'en est tenu strictement à cette tâche, sans l'entourer d'autres manifestations. Les discours ont été réduits à celui qu'a prononcé notre ministre des Affaires étrangères à la séance d'ouverture, où l'espoir de voir revenir dans la famille continentale les Etats qui s'en sont écartés est, une fois de plus, formulé ; au terme des réunions, qui ont duré quatre journées, quelques paroles seulement ont marqué la séparation. Tout est bien fait pour que la conférence garde un caractère technique et économique. La Russie n'aura donc pas de raison de se fâcher. Ainsi donc, en face de la politique du fait accompli, de l'action rapide et sans scrupule, les Etats que l'Angleterre et la France ont réunis à Paris élaborent quelque chose de bien différent, de bien plus difficile à concevoir. Tout le problème est de savoir quelle en sera l'évolution.

Mais déjà on peut se demander comment dans le complexe européen nouvellement créé pourra se régler le sort de l'Allemagne, et même si la Conférence des Quatre peut encore se concevoir. Et aussi, ce qui est plus grave, comment l'O. N. U. pourra remplir ses fonctions et maintenir son autorité. Nous n'avons pas fait de grands progrès dans la voie de la paix idéale ; peut-être marchons-nous vers des conceptions plus terre à terre, mais qui peuvent être plus certaines.

ROGER CÉRÉ.

M. Arthur Bevin s'entretient avec le comte Sforza pendant la réception donnée au Quai d'Orsay en l'honneur des membres de la conférence.

LES CONFLITS SOCIAUX DU TRAVAIL

Après plus d'une semaine de négociations, la grève des fonctionnaires a été évitée, et c'est l'Assemblée nationale qui a été appelée, par le gouvernement et le cartel des services publics, à trancher le différend.

Le 17 juillet, celle-ci devait choisir, pour fixer le montant global de l'acompte provisionnel à accorder aux fonctionnaires, entre deux propositions. L'une, émanant du gouvernement lui-même, envisageait l'octroi aux agents des services publics d'un acompte dont le montant atteignait 24 milliards 200 millions ; l'autre demandait au gouvernement de porter cette somme à 27 milliards 400 millions ; elle était due à l'initiative du parti socialiste, auquel il est piquant de remarquer qu'appartiennent M. Paul Ramadier et un certain nombre de ministres auteurs de la première proposition.

En vertu de l'article 17 de la Constitution, qui reconnaît aux députés à l'Assemblée nationale le privilège de l'initiative des dépenses, mais stipule qu' « aucune proposition tendant à augmenter les dépenses prévues ou à créer des dépenses nouvelles ne pourra être présentée lors de la discussion du budget des crédits provisionnels et supplémentaires », l'Assemblée n'avait pas la possibilité de modifier pendant la discussion même du projet le chiffre proposé par le gouvernement. Cette difficulté fût tournée grâce à la question préalable.

La discussion de cette question, qui « s'enlisa souvent dans les arguties de la procédure », selon les propres termes de M. Ramadier, commença à 15 heures et se poursuivit jusqu'à 24 heures. Elle fut marquée par une intervention de M. Pierre-Henri Teitgen et par une de M. Paul Ramadier lui-même. Le vice-président du Conseil rappela que si l'on satisfaisait les revendications des services publics on augmenterait les risques d'inflation et compromettrait le reclassement prévu. Quant au président du Conseil, il tint à rendre hommage à l'esprit de sagesse et de modération des fonctionnaires et souligna l'effort accompli par le gouvernement. Pour mieux marquer son esprit de conciliation, il fit connaître qu'il serait sans doute possible « d'envisager de faire glisser une partie de la dépense prévue en 1948 sur l'exercice 1947 afin de permettre des versements plus rapprochés ». C'était la main tendue aux députés de la S. F. I. O. Ceux-ci la saisirent aussitôt et rapportèrent leur proposition.

Le projet gouvernemental allait donc pouvoir être examiné. Pas avant, toutefois, que fût écarté par 346 voix contre 217 un amendement déposé par les communistes et qui reprenait la motion socialiste.

Le chemin étant ainsi déblayé de tous les obstacles, le projet fut rapidement adopté à l'unanimité des 600 votants. Ce vote n'a cependant pas donné entière satisfaction au cartel des services publics. Celui-ci l'a fait savoir au pays par le moyen d'une résolution largement diffusée, dans laquelle il « regrette l'attitude prise par le gouvernement, qui est celle de la réaction », et décide d'engager à travers tout le pays une large campagne de propagande afin que l'opinion public oblige le gouvernement à modifier son attitude à l'égard des fonctionnaires.

Ainsi donc le gouvernement a pu éviter la grève, en hypothéquant, il est vrai, d'un milliard et demi le budget de 1948. Le climat social n'en est pas pour autant rasséréné tout à fait. Peut-être les conversations directes qui ont lieu en ce moment entre la C. G. T. et le C. N. P. F. parviendront-elles à l'éclaircir.

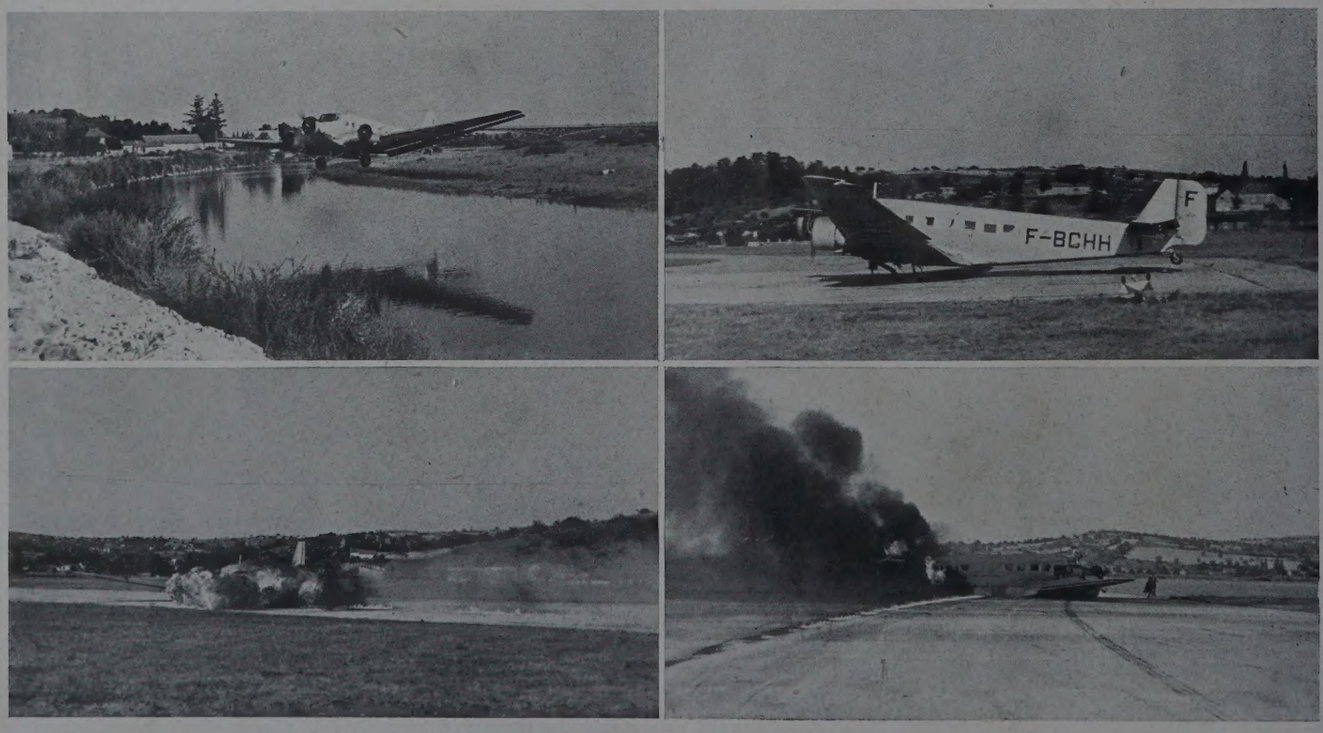
Ces conversations ont abouti le premier jour à un accord de principe entre les deux parties, qui ont reconnu « d'abord qu'il faut mettre fin au désordre, générateur de conflits, qui règne dans le domaine des salaires et des prix, et développer la production et la productivité dans toutes les branches de l'industrie ».

Les grandes organisations ouvrières et patronales étudieront le moyen d' « assurer aux travailleurs un minimum qui leur permette de vivre décemment » et détermineront une nouvelle réglementation provisoire des salaires, en attendant que le gouvernement prenne « les décisions qui s'imposent ». Mais cette revalorisation des salaires entraînera une revision et une remise en état générale des prix « assurant à tous les industriels et commerçants un bénéfice normal et supprimant les profits exagérés ».

Ayant ainsi remis en harmonie salaires et prix, C. G. T. et C. N. P. F. rechercheront les méthodes de travail propres à augmenter production et rendement et ils hâteront la conclusion des conventions collectives. Le communiqué, qui reconnaissait en outre l'autorité du chef d'entreprise et la liberté syndicale, prévoyait que les deux parties inviteraient leurs adhérents « à régler rapidement et dans un esprit de conciliation les conflits en cours sur les questions de salaires ». Et c'est pourtant la question des salaires qui a constitué la première pierre d'achoppement de cette conférence, commencée sous des augures si prometteurs. La C. G. T. demande que le minimum vital soit porté de 7.000 à 8.000 francs, ce qui entraînerait, estime-t-elle, une augmentation générale des salaires de 15 à 20 %, alors que le patronat soutient qu'en maintenant la hiérarchie actuelle l'augmentation serait de 40 %.

Le gouvernement, une fois de plus, et l'Assemblée, en dernier ressort, vont examiner l'incidence de ces modifications sur la politique générale actuelle et, pour faire accepter leurs conclusions, ils rappelleront aux deux parties qu'elles s'étaient engagées à « défendre le franc et à alléger le budget », conditions nécessaires de notre relèvement économique.

FILM D'UN ACCIDENT D'AVION



Notre correspondant particulier à Vichy, M. Richard a pu enregistrer les phases successives de la fin du Ju-52 qui assurait la liaison Paris-Alger. L'avion, en atterrissant, a heurté la berge de l'Allier et perdu son train d'atterrissage, ce qui provoqua une prise de contact brutale avec la piste en ciment. L'appareil explosa et devint un immense brasier que les passagers, à l'exception d'un seul, trop âgé, réussirent à évacuer à temps.

Au milieu de la plaine de Tarbes, aux portes de la ville, s'étendent les bâtiments de l'Arsenal, la plus grande usine de la région.

A TRAVERS LA FRANCE RENAISSANTE

LA BIGORRE, PAYS D'AVENIR

par notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

Il n'est sans doute pas dans tout le Sud-Ouest un département où l'on puisse mieux se convaincre que la France travaille que dans les Hautes-Pyrénées, au cœur de la Bigorre.

Que ce soit à Tarbes ou dans les vallées de haute montagne qui touchent à la frontière espagnole, cette impression réconfortante se confirme à chaque instant : usines qui tournent à plein rendement et qui publient leurs statistiques de production comme des bulletins de victoire ; chantiers de grands travaux qui s'ouvrent çà et là et font retentir les gorges du grondement des pics pneumatiques.

Voilà bien la France renaissante, celle qui dresse au milieu des sapins les pylônes de haute tension, qui capte les cascades, dérive les cours d'eau, embauche tous les bras qui se présentent et continue à faire tourner les bétonneuses à la lueur des projecteurs lorsque le soleil a disparu derrière les crêtes.

Il était juste 18 heures lorsque le train arriva à Tarbes, et je pensais à tout ce que je devais aller voir : les haras, la maison natale de Foch, les paons du jardin Massey, le musée et le panorama de la chaîne des Pyrénées.

A ce moment, des sirènes d'usine se mirent à hurler, toutes proches. Dans le compartiment, quelqu'un dit, en se penchant à la portière : « Voilà l'Arsenal qui sort. » Puis une autre sirène se mit en marche et mon voisin dit à son tour : « Tiens, ce doit être Alsthom », et il ajouta : « On n'entend pas Morane, parce que c'est trop loin, mais ce doit être l'heure où ils changent d'équipe. »

Tout cela était un peu surprenant : ces sirènes que l'on n'est plus habitué à entendre sous le ciel délavé du Nord, ces deux trains ouvriers joyeusement pris d'assaut et ces centaines de cyclistes qui envahissent la chaussée en quelques minutes. Ce n'était pas un spectacle que l'on pouvait attendre d'une ville du Midi, mais plutôt d'une cité ouvrière de l'Est ou du Centre, et sans doute est-ce pour cela que Tarbes a une physionomie si particulière. On ne peut dire que la ville soit jolie, elle est même laide, mais cela ne se voit pas tout de suite, tant elle est animée. Les cyclistes, les attelages de bœufs, les autocars d'excursionnistes, les femmes en robe claire, et, avec la fraîcheur de l'eau de la montagne qui court dans les ruisseaux, les paniers de légumes gorgés de rosée qui arrivent des jardins de la plaine. Avec les premières lueurs du jour on réentend les sirènes du soir, et les sifflets des locomotives de manœuvre du centre de triage, qui ont déchiré l'air toute la nuit, semblent moins bruyants. Tandis que les toits rosissent et que les martinets, déjà hauts dans le ciel, annoncent une journée chaude, les garçons des innombrables cafés dessinent avec leur balai des arabesques dans la sciure. C'est l'heure où arrivent les journaux de Paris, où les paons du jardin Massey se rengorgent et font la roue et où le marteau-pilon de l'Arsenal commence à cogner à intervalles réguliers. Dès 10 heures, devant l'hôtel de ville, les marchands de glace sont installés, assis dans leurs petites voitures ripolinées, aux chromes étincelants comme ceux d'une voiture américaine. A ce moment, Tarbes est bien éveillée, et cela durera jusqu'à minuit.

On m'avait dit : « Allez à l'Arsenal, vous y verrez des choses intéressantes. » De fait, je n'ai pas été déçu. A la foire-exposition j'avais remarqué quelques machines-outils flambant neuves. Un tour débitait des serpentins de métal, pour la plus grande joie des enfants, mais au-dessus, et c'était cela l'important, les chiffres de production de l'Arsenal étaient indiqués.

En 1944, 2 tours étaient sortis des ateliers.

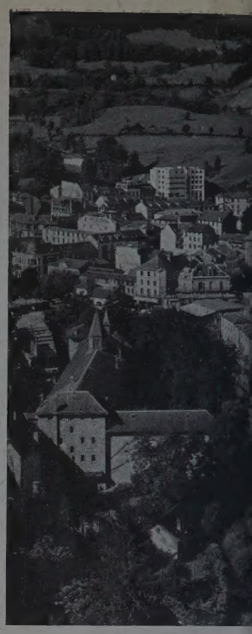
En 1945, 27 tours ; en 1946, 66 tours et 57 perceuses, et pour 1947 on prévoit 122 tours, 58 perceuses, 50 étaux limeurs, 30 scies à grumes et 20 presses. Il est aussi question de tracteurs qui sortiraient en série d'ici quelque temps. Nous sommes sans doute loin du rythme de la production américaine, mais, pour un pays que certains disent en pleine décadence, ces chiffres sont tout de même éloquents, et le fait qu'une entreprise d'Etat réussisse si brillamment vaut bien d'être signalé, d'autant qu'il s'agit d'une usine dont 50 % des ateliers ont été touchés par la reconversion.

Pourtant, il n'est pas question ici de « bataille pour la production », et lorsqu'on m'avait dit : « Voyez-vous, l'Arsenal, c'est une grande

Vue partielle de l'un des ateliers d'apprentissage de l'Arsenal.

Tarbes, centre industriel, est aussi un gros marché agricole. Chaque semaine, les paysans des environs y apportent leurs légumes et leurs primeurs, et aussi les volailles, qui constituent l'une des richesses les plus importantes de la Bigorre.

Dans cette petite maison basse, ensoleillée, le maréchal Foch est né, le 20 octobre 1851.



Vue générale de Lourdes (ci-contre). On remarque, au centre, la célèbre basilique, qui reçoit chaque année la visite de plus d'un million de pèlerins. A l'extrême droite, au pied du pic du Jer, s'étend le quartier des hôtels.

famille, tout le monde à Tarbes y a quelqu'un et l'on y vient de père en fils », ce n'était que l'exacte vérité, et peut-être est-ce cela qui contribue à faire monter la courbe de production. On m'a montré l'infirmerie, et je souhaiterais à bien des hôpitaux de province d'être ainsi installés. « Combien cela a-t-il coûté ? » demandai-je, et l'on me répondit que ce n'était pas là la question, car chaque ouvrier abandonne volontairement 1 % de son salaire pour les œuvres sociales, et l'on ajouta : « Quatre mille personnes travaillent à l'Arsenal, mais on pourrait compter sur les doigts ceux qui refusent leur participation. » On m'a montré aussi la bibliothèque, avec ses centaines de livres reliés, tous intacts. J'y ai vu des romans policiers, des ouvrages philosophiques, des traductions étrangères et aussi la collection complète de *France-Illustration*, qu'un ouvrier consultait, sa musette posée à côté de lui.

Le succès de cette bibliothèque est tel que près de douze cents travailleurs de l'Arsenal y sont inscrits et que leur nombre augmente de jour en jour.

Sans doute n'est-il pas nécessaire d'ajouter un seul mot à tout ceci, et l'on comprend qu'avec une politique sociale telle que celle pratiquée par la direction le bureau d'embauche ne manque pas de demandes. Il se pose cependant un problème, qui n'est d'ailleurs pas particulier à l'Arsenal : celui des ouvriers spécialisés. La France manque d'ouvriers spécialisés, et cette crise est grave. On a pu en entrevoir l'importance tout dernièrement, lorsqu'un groupe de spécialistes italiens ayant, pour des questions *nationales*, quitté l'entreprise qui les employait, la construction d'un grand barrage s'est trouvée presque arrêtée. Pour remédier à cette pénurie de main-d'œuvre qualifiée, les grandes usines de Tarbes et de la région : Alsthom, les Ateliers de la S. N. C. F., Morane et, naturellement, l'Arsenal, ont créé des écoles d'apprentissage qui ont dans tout le Sud-Ouest un renom considérable.

Sous le patronage de la C. G. T. et des syndicats chrétiens, des jeunes de quatorze ans, environ trois cents par an, ou des garçons plus âgés, que l'on rééduque, sont placés, après une sélection sévère, dans un de ces établissements. Ils y apprennent l'ajustage, la menuiserie, la chaudronnerie, le travail des alliages légers, tout, enfin, ce qui fera d'eux, en quatre ans, de bons spécialistes.

On comprend donc l'importance de ces centres : si le principal objectif des directeurs d'entreprise est d'assurer à leurs propres ateliers la main-d'œuvre qui leur est indispensable, il est aussi plus vaste et atteint au plan national : la France manque de spécialistes... formons donc des spécialistes !

Ceci laisse-t-il augurer d'un développement des industries de la région ? Cela n'est pas certain, mais, si l'on tient compte de deux autres facteurs, on peut, sans trop jouer les prophètes, assurer que cet accroissement du potentiel industriel est inévitable. En effet, deux sources nouvelles d'énergie sont actuellement mises en exploitation dans les Hautes-Pyrénées : d'abord, la houille blanche et, ensuite, le gaz naturel. De la houille blanche il sera reparlé : c'est l'aménagement des innombrables chutes d'eau qui bouleverse en ce moment la montagne, et pour ce qui est du gaz cela semble aujourd'hui presque de l'histoire ancienne. C'est ce même gaz naturel qui fuse en plein champ aux environs de Saint-Gaudens que nous avons, en effet, rencontré dans le Gers, c'est lui qui fait marcher voitures et autorails dans tout le Sud-Ouest. C'est lui qui alimente Toulouse, Tarbes, Lourdes, Pau et qui arrivera dans trois ans jusqu'à Bordeaux. On peut le considérer comme l'une des principales richesses françaises, et, lorsqu'on saura que toutes les usines de la région l'emploient on conviendra qu'ajouté aux millions de kWh que débiteront dans quelques années les centrales électriques en construction il représentera une source constante de calories à bon marché qui fera certainement sortir de terre bon nombre d'usines.

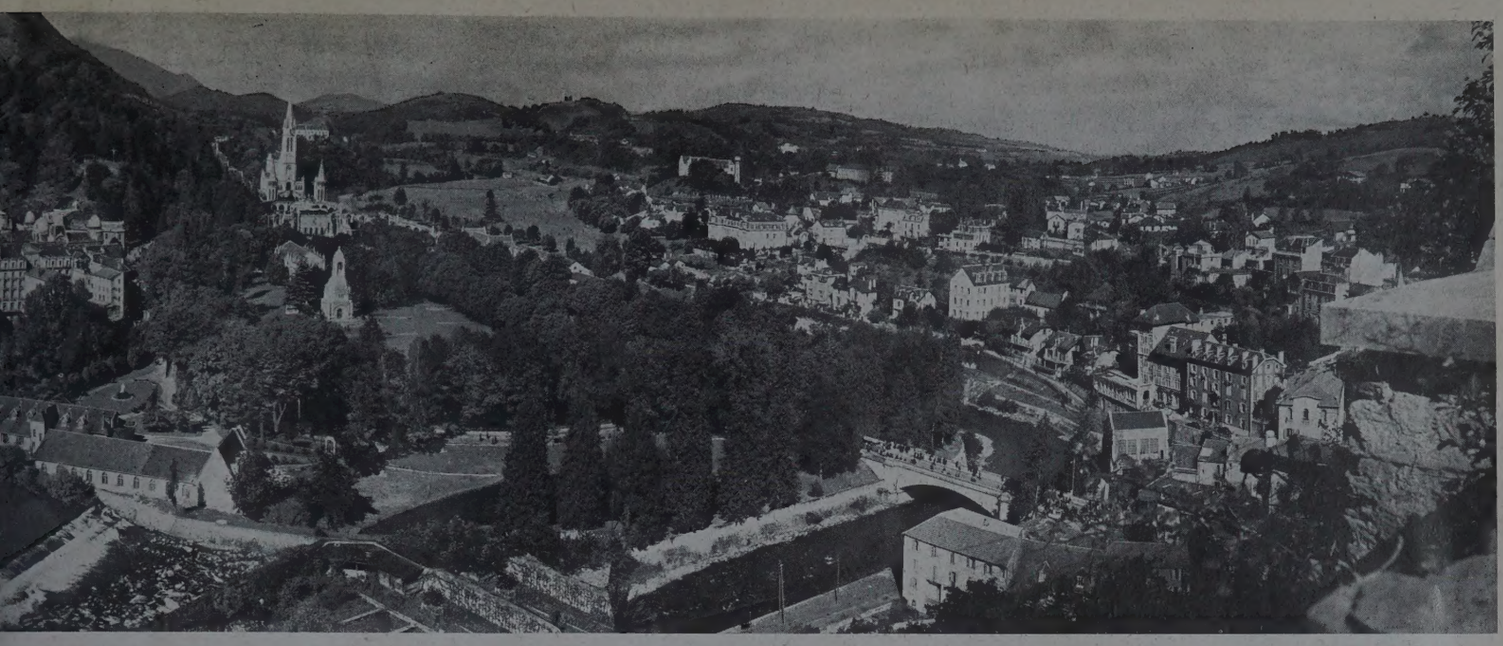
Ainsi il apparaît que ce département, que la plupart des manuels de géographie se plaisent à considérer le plus souvent comme un département agricole, est, en fait, en train de devenir un département industriel.

L'agriculture est-elle alors menacée ? Oui, si l'on considère que les jeunes paysans vont avoir une occasion de plus de déserter la terre. Que d'agriculteurs avons-nous déjà entendus se plaindre ! « On ne trouve plus de journaliers, mes garçons sont partis aux chantiers, ou dans telle ou telle usine, et je ne peux pourtant exploiter la ferme tout seul... et, même si je pouvais le faire, qu'arrivera-t-il lorsque je n'y serai plus ? » De ce problème, dont on a trop souvent tendance à minimiser l'importance, nous avons déjà parlé. Il n'est pas particulier aux Hautes-Pyrénées, il est, hélas ! général.

L'agriculture souffre également ici des mêmes maux qu'ailleurs : manque d'engrais, prix trop bas du blé, manque d'outillage et de machines. Les cultures peu rémunératrices sont abandonnées au profit de celles qui le sont davantage, et en particulier les légumes secs. Dans quelques années, ai-je entendu dire, « lorsqu'on se promènera en avion au-dessus de Tarbes on aura l'impression que la ville sera assise au milieu d'un champ de haricots ». Cette impression, on l'a déjà, si j'ose dire, *à terre* : il suffit d'aller au foirail de Tarbes un jour de marché pour être surpris par l'abondance des produits maraîchers.

Cette orientation de l'agriculture est d'ailleurs confirmée par les rapports des commissions communales de statistiques agricoles : terres labourables, 75.210 hectares en 1938, pour 66.380 hectares en 1946 ; prés et prairies naturelles, herbages et pâturages, 143.165 hectares en 1938, pour 118.000 hectares en 1946. Mais, par contre : vergers et cultures fruitières d'arbres et arbustes, 445 hectares en 1938, pour 1.300 hectares en 1946, et cultures maraîchères, 1.665 hectares en 1938, pour 3.300 hectares en 1946.

Cependant, dira-t-on, les Hautes-Pyrénées, ce n'est pas que cela. En regardant une carte du département on constate que, si la moitié nord est absolument plane, la moitié sud est loin de l'être. Voici les Pyrénées qui surgissent, avec leurs pics, leurs plateaux, et donc leurs pâturages. Certes, mais si, dans cet ordre d'idées, l'élevage occupe la première place parmi les ressources du département, sa situation n'est guère meilleure que celle de l'agriculture. L'éleveur, n'ayant pas confiance en la monnaie et attendant sans cesse que les prix augmentent, n'a pas vendu. Les étables sont donc surchargées, et, comme le fourrage manque, les bêtes



sont sous-alimentées et la viande qu'elles fournissent est, par suite, d'une qualité inférieure. Cela est aussi une histoire connue.

De ce tour d'horizon on pourrait tirer ce diagnostic : l'industrie se développe, l'agriculture et l'élevage attendent des jours meilleurs.

Quelle est maintenant la situation de l'industrie hôtelière? Le tourisme, qui doit nous apporter tant de devises, est-il florissant ? Il faut en parler, bien sûr, car les Hautes-Pyrénées, c'est aussi le cirque de Gavarnie : *le plus beau paysage du monde*, les stations thermales et de sports d'hiver. Les hôteliers, naturellement, se plaignent des rigueurs du contrôle économique. Certains parlent déjà de vendre leurs hôtels en appartements, comme cela s'est fait sur la Côte d'Azur, prétextant qu'il est impossible de travailler dans les conditions actuelles. Pourtant, plus de 800 d'entre eux sont prêts à accueillir les touristes, ce qui représente un total d'environ 17.000 chambres mises à la disposition des visiteurs. Enfin, Lourdes, avec les pèlerinages, vient redresser la situation, car Lourdes est la ville du département qui compte le plus d'hôtels.

J'y suis arrivé à la nuit tombante. Sur le pic du Jer, le grand calvaire était déjà illuminé, la basilique flambait sous le feu des projecteurs, dans un bourdonnement de cloches et de cantiques. Puis, le lendemain, en me rendant à la grotte, j'ai été interpellé vingt fois : en anglais, en flamand et aussi en français ; on me proposait des excursions dans toute la région, en voiture particulière, en téléférique, en autocar, en funiculaire ou à dos de mulet. On voulait m'emmener vers le château fort avec un groupe de touristes belges, me montrer la maison où est née sainte Bernadette et la maison où vivaient des parents de son père ; on voulait me faire acheter une image pieuse ou une statuette lumineuse de la Sainte Vierge. J'ai pensé, un moment: « Est-ce pour cela que sont venus les pèlerins ? », mais j'ai vu que ceux-ci n'y pensaient pas. Non, ce n'était vraiment pas pour cela qu'ils étaient venus. J'en eus la preuve deux jours plus tard, sur la route de Gavarnie : un des innombrables autocars de touristes était tombé en panne. Une trentaine de jeunes filles belges étaient à bord, qui étaient venues à Lourdes en pèlerinage. Elles s'étaient habillées en bleu et en blanc, pour honorer la Vierge, et avant de repartir elles avaient voulu voir le cirque fameux. Je les revois encore, avec leur kodak tout neuf en bandoulière, assises dans ce car en panne à 30 kilomètres de Lourdes : le conducteur essayait de réparer — il jurait, je crois bien — mais, elles, en attendant, toutes en chœur, elles chantaient des cantiques.

Dès lors, on n'ose plus trop parler du développement du commerce, à Lourdes. Envisager ce lieu sous l'angle économique deviendrait déplacé. Il n'est qu'un chiffre à citer, celui des pèlerins qui y viennent chaque année : approximativement un million...

Si Lourdes apparaît comme le centre du tourisme, on ne pourrait dire laquelle des stations thermales est le plus accueillante.

En parcourant les rues de Bagnères-de-Bigorre je me demandais pourquoi les villes d'eaux ont cet air un peu désuet. Toutes, et pour cause, font très « fin de siècle », et il ne semble pas qu'on ait cherché à les moderniser, mais, et c'est sans doute la raison, même en plein été elles paraissent toujours un peu tristes, de cette tristesse de station balnéaire vue en novembre.

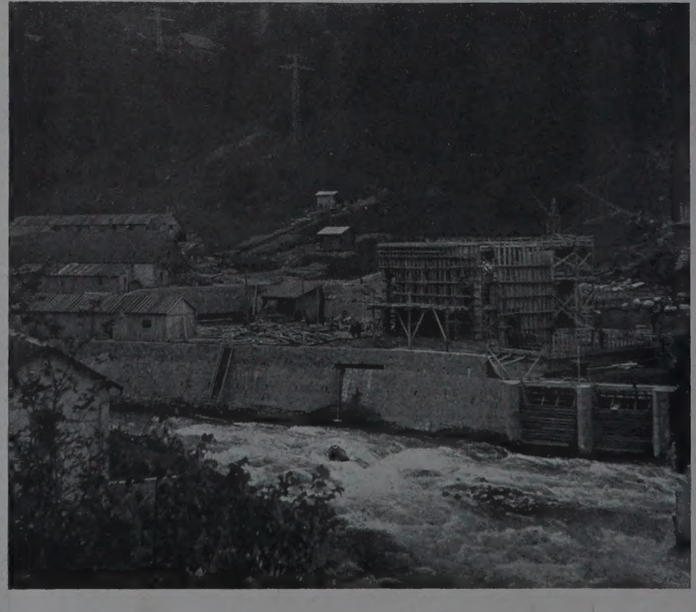
Pourtant, Bagnères, Luz, Argelès, Cauterets, Barèges sont des villes charmantes. On y rencontre ces vieilles dames que l'on retrouve au mois d'août à Dinard, vêtues des mêmes robes imprimées sur lesquelles la mode n'a plus de prise depuis longtemps, et qui s'enquièrent toujours de la meilleure pâtisserie. On y retrouve presque toujours le même casino, qui semble délavé par l'eau que tous les gens ont bue, et en face duquel il y a un billard japonais, pour les enfants. Pourtant, à deux pas de là, c'est la montagne, la vraie montagne, et quelques minutes de voiture vous transportent dans un autre monde. C'est, ici, le paradis des pêcheurs de truites, des campeurs et, un peu plus haut, des alpinistes. Plus on monte et plus tout devient différent. L'indigène, s'il est toujours aimable, devient plus renfermé, les maisons inclinent davantage leur toit, et lorsqu'on arrive tout en haut on comprend que le montagnard, à vivre isolé six mois de l'année et à regarder les nuages par en dessus,

Une vue pittoresque de Bagnères-de-Bigorre, dominée par la tour des Jacobins. Dans une rue avoisinante, une des nombreuses sources thermales qui font la fortune de la région : celle du petit bain.

n'ait aucune curiosité pour les choses d'en bas. Cependant, cet été, la montagne sera plus animée qu'à l'accoutumée, car les jeunes Français, rendant l'invitation qui leur avait été faite l'an dernier de venir dans le Tyrol, vont accueillir, dans les environs de Barèges, leurs camarades autrichiens. Enfin, depuis quelque temps, tout a bien changé. La ville est montée à l'assaut de la montagne et j'ai retrouvé, dans les vallées qui touchent à la frontière espagnole, une animation presque aussi débordante qu'à Tarbes et la même impression d'activité réfléchie.

Sur les routes en lacet, des caravanes de camions montent vers les crêtes de la ferraille et du ciment. Les vallées résonnent des coups de mine, du grincement des chenilles.

Sur l'herbe rare, des villages de planches se sont élevés et des hommes sont venus, qui creusent le roc, bétonnent, nivellent et posent des câbles. Tout le long de la route qui monte vers Gavarnie on rencontre des chantiers de grands travaux. Au pont de la Reine, une usine électrique est en construction qui sera alimentée par les eaux du gave d'Heas et par une foule de petites cascades captées à grand renfort de conduites forcées et de tunnels. Plus haut, la route est traversée par un grand canal en ciment armé qui court à flanc de montagne. On achève en ce moment de le bétonner, et dans trois ans, si tout va bien, il alimentera en eau une autre centrale qui sort de terre à Gèdre, non loin du pont fameux que fit construire Napoléon III. Enfin, en remontant plus haut encore, juste au pied du cirque de Gavarnie, partant du petit village, une route est en construction. Elle s'engage dans la vallée d'Ossoue et servira à amener par camions le matériel qui permettra l'édification d'un barrage, avec lac artificiel au sommet de la vallée.



Les Hautes-Pyrénées, région industrielle : une usine des phosphates non loin d'Argelès et, le long de la route qui monte à Gavarnie, les grands travaux en cours. En haut, le chantier du pont de la Reine ; au centre, on achève de bétonner le canal qui amènera l'eau de la montagne à l'usine de Gèdre, laquelle est actuellement en construction.

Ainsi sera construit un réservoir qui pourra alimenter une grande centrale, alors que celles existant dans la région sont le plus souvent du type *au fil de l'eau*, c'est-à-dire qu'elles ne possèdent pas de barrage de retenue et sont tributaires du débit des cours d'eau qu'elles reçoivent. Ces installations achevées, les Hautes-Pyrénées deviendront donc un des plus gros producteurs d'énergie électrique. Tout cela demande, naturellement des crédits. Il faut aussi élargir les routes, les consolider, en créer de nouvelles, et cela ne va pas sans soulever des protestations, car les hôteliers se plaignent de ce que l'on va porter un nouveau coup au tourisme en enlaidissant provisoirement les sites qui attiraient les étrangers.

Cette crainte, il faut le dire, n'est d'ailleurs pas toujours justifiée, et, s'il est vrai que des travaux bouleversent certaines parties de la montagne, la plupart des lieux d'excursion ont conservé intacte leur sauvage beauté. Enfin, n'est-ce pas surtout le résultat final qui doit compter ? Sans doute, beaucoup de ces installations ne produiront pas avant cinq ou dix ans, mais la France ne peut-elle réellement pas attendre jusque-là ?

Photographies *France-Illustration*.

LE HUITIÈME CENTENAIRE DE LA PRISE DE LISBONNE

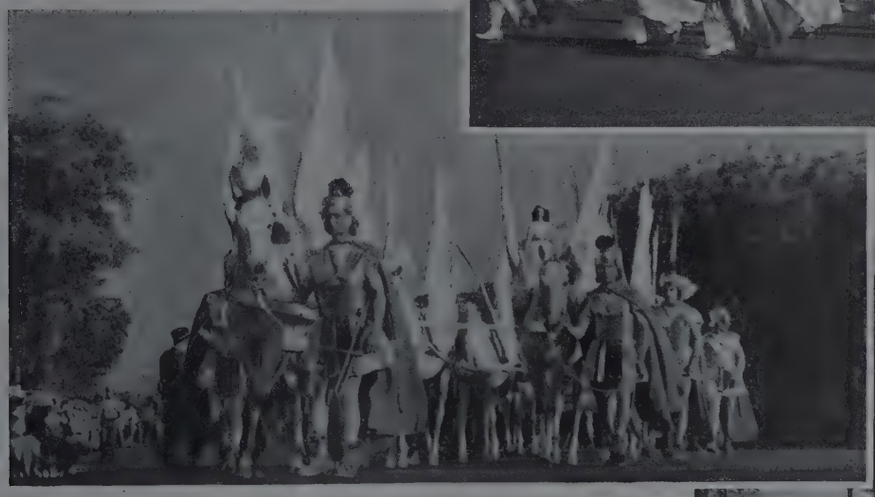
Le 24 octobre 1147, le premier roi de Portugal, Alphonse Ier, qui avait mis le siège devant Lisbonne pour en chasser les Maures, pénétrait victorieux dans la ville. Il y a de cela huit siècles et c'est ce huitième centenaire de la délivrance de la cité que les habitants de Lisbonne viennent de fêter, avec un peu d'avance, mais avec éclat.

Dans l'histoire du Portugal, la prise de Lisbonne a été, en effet, une date importante, dont l'anniversaire ne pouvait être passé sous silence. Après la journée décisive d'Ourique, où les Maures furent écrasés et

Ci-dessus : *le roi Afonso V l'Africain chevauche une monture richement caparaçonnée.* — Ci-contre : *un radjah sur son trône, porté par de robustes serviteurs.*

Ci-contre : *Des Maures, image des derniers envahisseurs subsistant dans le sud du Portugal.*

Ci-dessous : *des chevaux blancs ailés tirent le char où trônent les quatre reines de Lisbonne.*



Ci-dessous : *la reine de Portugal, épouse du roi Manuel Ier, dans son palanquin.*

au cours de laquelle le jeune Alphonse fut proclamé roi par l'armée, elle marque une étape de plus vers l'indépendance complète du pays.

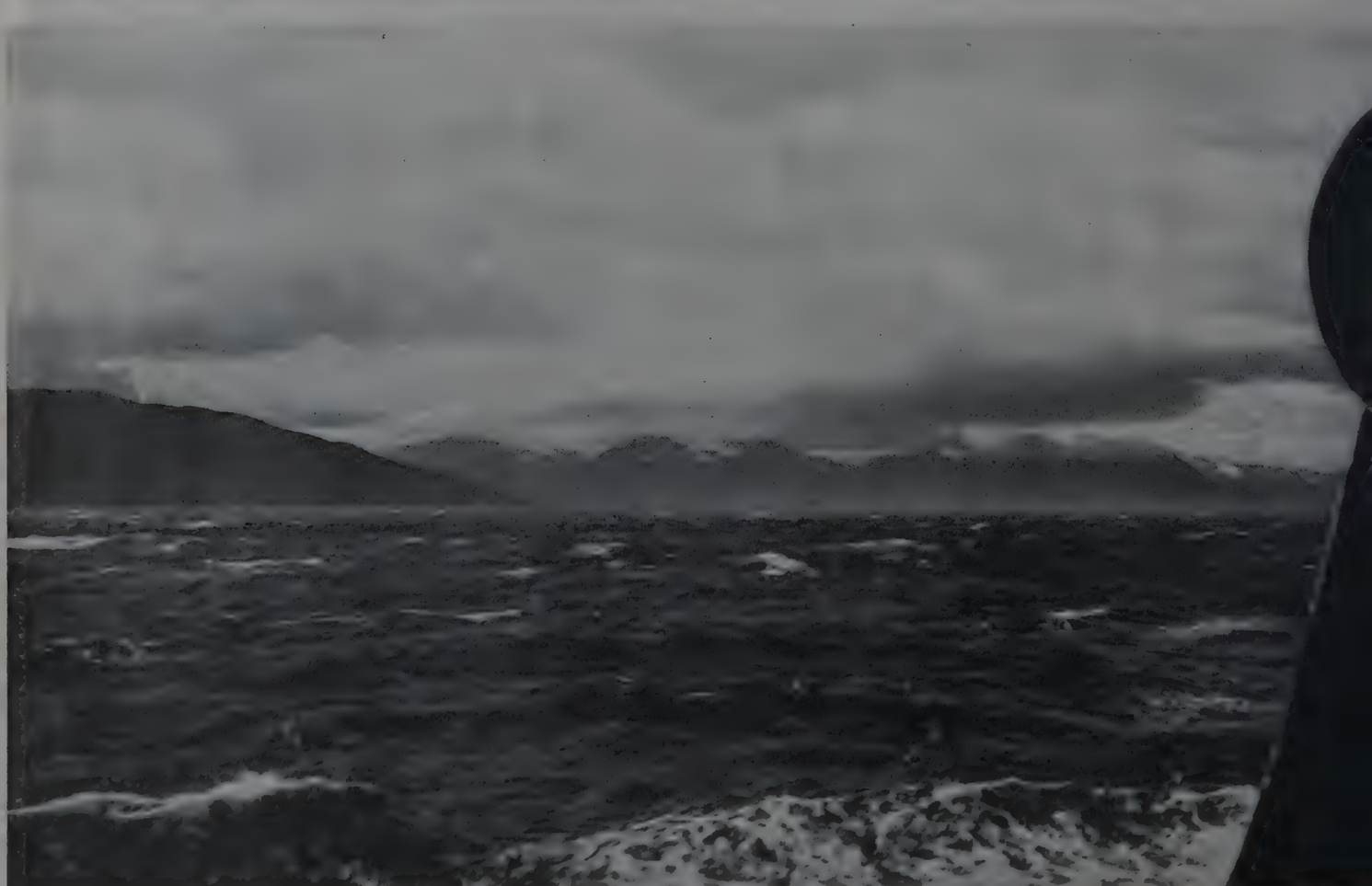
On sait que la chute de la ville fut hâtée par la participation d'une troupe de croisés comprenant des Anglais, des Germains et des Flamands, qui aidèrent utilement Alphonse Ier de leurs conseils et aussi de leur bravoure ; et c'est l'histoire de ce glorieux fait d'armes que Lisbonne vient de faire revivre. Par les rues ensoleillées, un magnifique cortège a traversé la ville de bout en bout, salué par les acclamations joyeuses de la population. On vit Alphonse Ier sur son cheval, et une délégation de Maures, aujourd'hui tout pacifiques, suivie de plusieurs chars évoquant la richesse du siècle fabuleux qui devait suivre et qui, justement, fut peut-être aussi prospère parce que Lisbonne, définitivement prise aux Maures, pouvait se tourner vers le reste du monde et préparer ces grandes expéditions qui devaient donner au Portugal, pour quelque temps, l'un des plus grands empires coloniaux qui aient existé.

Photographies I. N. P.

L'Angamos *en vue de Punta Arenas, dans le détroit de Magellan.*

A l'entrée de la mer de Drake, les officiers des Andinos (chasseurs alpins chiliens) vérifient le matériel : skis, raquettes à neige, traîneaux.

Le canal de Beagle, qui sépare la Terre de Feu de l'île de Navarin et du Pacifique, est souvent balayé par des vents qui dépassent 80 km.-h.



CE QUE J'AI VU EN ANTARCTIQUE

par notre envoyé spécial GUY WALRAND

LORSQUE, en 1520, Hernando de Magellan découvrit, après mille souffrances, à l'extrême sud de l'Amérique, le détroit qui porte son nom, il était persuadé que les terres qu'il apercevait plus au sud encore n'étaient que l'amorce du continent austral. Cette croyance légendaire, léguée par les géographes de la Grèce antique, était tellement « ancrée » dans l'esprit des marins, des cartographes et même des hommes d'Etat d'alors que les cartes géographiques de cette époque délimitaient, d'une façon fantaisiste, ce continent fabuleux. Des documents officiels portugais ou espagnols, en parlaient même comme d'une chose certaine...

Mais, au mois de septembre 1599, cinq navires hollandais, commandés par le capitaine Osahue, furent dispersés par la tempête dans le détroit de Drake. Le navire *Bonne-Nouvelle*, commandé par le pilote hollandais Dirik Georitz, luttant contre la tempête et les vents violents qui soufflaient du nord-ouest, croisa, vers le soixante-quatrième parallèle sud, « une haute terre avec des montagnes couvertes de neige, comme en pays de Norvège » (vraisemblablement l'une des îles des Shetland du Sud). Ce fut sans doute la première fois que l'on aperçut l'Antarctique...

Durant plus de trois siècles, des générations de marins, d'explorateurs, de savants hardis et courageux découvrirent peu à peu ce que nous savons de ce « troisième monde ».

Le brusque regain d'intérêt que l'Antarctique a suscité depuis plus de huit mois peut sembler un peu étrange. Les richesses minières de ces régions polaires ont été évoquées, les mots uranium et pétrole ont été prononcés, et il n'en faut guère plus pour enflammer l'imagination...

Cinq expéditions ont exploré, du mois de décembre au mois de mars 1947, une partie de ce continent, qui est plus vaste que l'Europe (14 millions de kilomètres carrés).

L'expédition aéronavale de l'amiral Byrd a été, de toutes, la plus importante et la plus spectaculaire.

Une autre expédition américaine, commandée par le capitaine de frégate Finn Ronne, fils d'un compagnon de Byrd lors de sa première expédition de 1928-1929, s'est installée le 22 mars dans l'ancienne base de l'Est américaine, à Nenny Fjord, sur la Terre de Graham, qui avait dû être abandonnée en 1941. Cette expédition y séjourna un an.

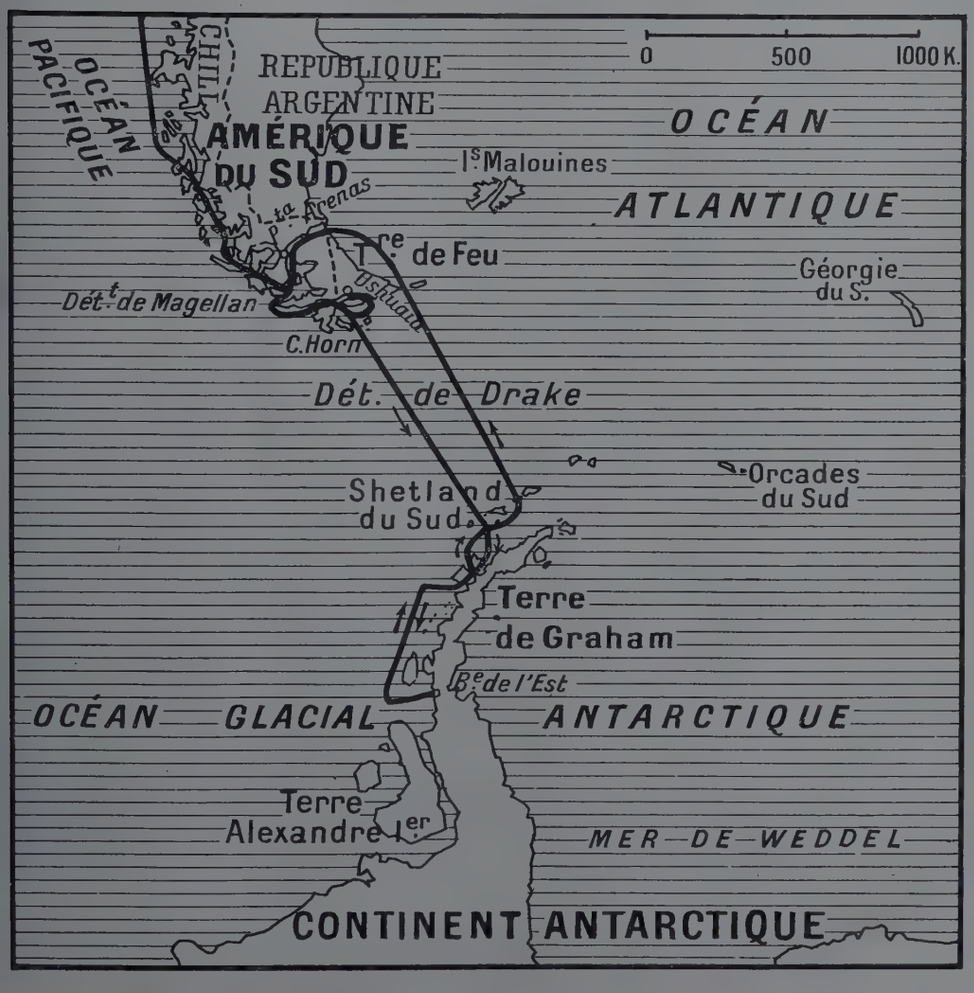
De l'expédition soviétique, qui semblait dirigée par le grand savant russe Voronine, on ne sut presque rien. Au mois de janvier, une courte dépêche de Vladivostok annonça le départ de dix navires baleiniers pour l'Antarctique ; un seul d'entre eux fut signalé en mars 1947 par un poste anglais de l'archipel des Palmer.

La Grande-Bretagne avait installé à la fin de la guerre, depuis sa base des îles Falkland, divers postes météorologiques secrets. Depuis, ces postes se sont multipliés.

L'Argentine avait mobilisé une véritable flotte, au mois de janvier 1947, afin d'installer un nouveau poste météorologique dans l'archipel des Palmer.

De son côté, la marine de guerre chilienne avait organisé une expédition qui comprenait le transport *Angamos* et la frégate *Iquique*.

Les buts réels de ces cinq expéditions étaient, tout d'abord, d'ordre politique et stratégique. L'occupation du secteur « américain » de l'Antarctique permettrait, en effet, d'intercepter assez facilement, en cas de coupure du canal de Panama, tout convoi qui passerait au sud du cap Horn. D'autre part, toutes les conditions météorologiques de l'hémisphère austral sont fonction des variations du temps qui se produisent sur le continent austral.



L'EXPÉDITION CHILIENNE

L'EXPÉDITION chilienne, dont la mission était d'installer un poste météorologique en un point de la Terre de Graham, devait, par le fait même, matérialiser les droits chiliens sur ce secteur de l'Antarctique, que, depuis trente ans, le Chili considère comme territoire national. Ce même territoire, qui comprend la Terre de Graham et les archipels qui bordent sa côte ouest : Shetland du Sud, archipel des Palmer, îles Biscoë, etc., est réclamé et occupé également par la Grande-Bretagne et l'Argentine.

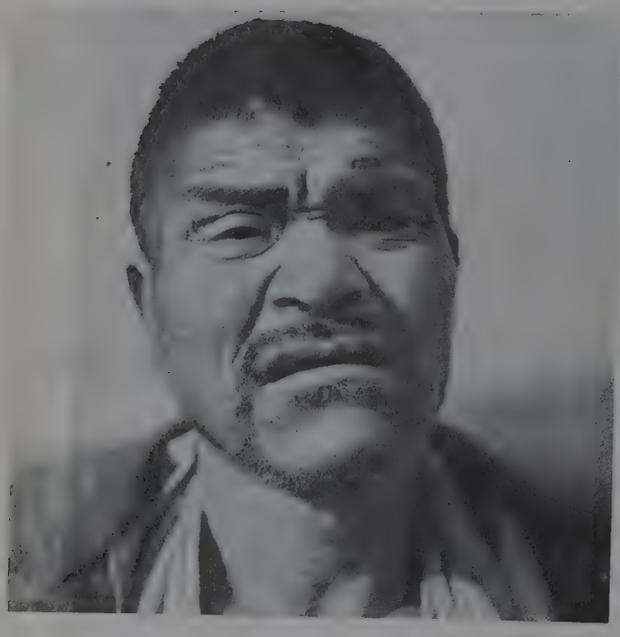
L'expédition à bord de l'*Angamos* comprenait un personnel scientifique nombreux et bien équipé : quatre biologistes, deux glaciologues, un naturaliste, deux météorologistes, deux topographes, deux médecins, trois journalistes, deux écrivains. De plus, deux délégations militaires : l'une de l'armée de terre, comprenant un certain nombre de spécialistes des troupes de montagne, et une de l'aviation maritime lui étaient adjointes.

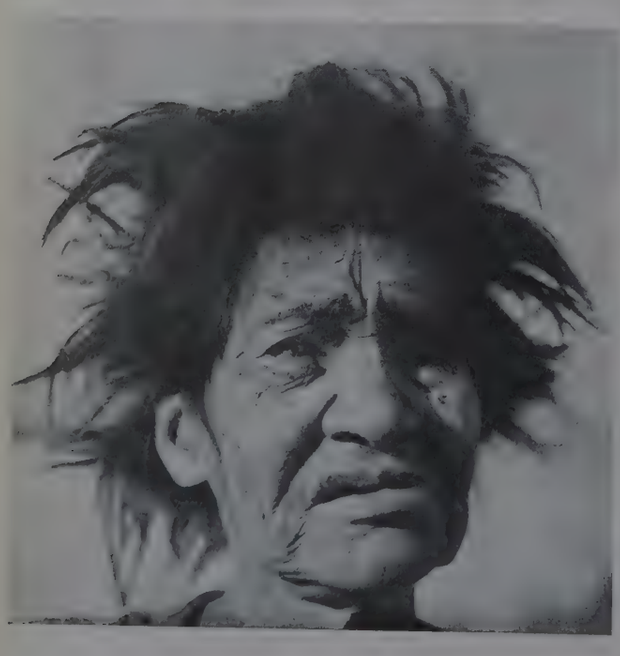
Sur l'invitation du gouvernement chilien, deux Français purent prendre part à cette expédition, l'auteur de ces lignes et le docteur Louis Robin, ancien interne des hôpitaux de Lyon. Ce médecin, âgé de trente-deux ans, est parti de France en décembre 1945 avec son camarade l'abbé Joseph Empéraire pour étudier les derniers Indiens précolombiens du Chili, les « Alakaluf ». Ils passèrent à cet effet un an dans l'île Wellington, au sud du Chili, qui possède le climat le plus humide du monde : 285 jours de pluie par an. Ils appartiennent tous les deux à ces équipes de jeunes savants français qu'encouragent et dirigent le professeur Rivet, directeur du musée de l'Homme de Paris, et M. Leroi-Gourhan, sous-directeur.

L'*Angamos*, petit transport de troupes de la marine de guerre chilienne, a une curieuse histoire : construit en 1941 par les Chantiers Aalborg de Copenhague, il fut saisi par les Allemands lors de l'occupation du pays et utilisé par eux pour le débarquement de leurs troupes en Norvège. Peu de mois après, la Royal Air Force l'attaquait à la bombe et le mettait hors de combat. Après l'armistice, le consul du Chili dans la capitale danoise eut toutes les peines du monde à le « récupérer ».

Ce navire, de 3.500 tonnes, mesurait 104 mètres de longueur et 12 m. 20 de largeur et était parfaitement approprié pour une expédition en Antarctique : coque renforcée, cabines climatisées, peinture isolante à base de poudre de liège, sondeur à ultra-sons, radar... Tous ces perfectionnements lui donnaient certainement plus de sécurité qu'à aucun autre navire. Il possédait, en outre, un hydravion *Voughth Sikorski* qui fut embarqué à Valparaiso en même temps que les provisions du bord : 600 tonnes d'eau et un an de vivres,

Seuls survivants d'une race en voie de disparition, les Indiens des canaux de Magellan, les « A centaine. Ils vivent de secours du gouvernement chilien et aussi des aumônes faites par les n par de nombreux côtés des indigènes de l'Australie. Une mission française du musée de l'Homme les





une maison préfabriquée, 9.000 litres d'essence d'avion et de pétrole, des vêtements spéciaux pour les froids polaires (toile imperméable et peau d'ours). Tel était, en gros, le lourd chargement du navire ; il était nécessaire, en effet, de prévoir l'hivernage forcé...

L'*Iquique*, frégate de 1.200 tonnes, qui attendait le transport chilien dans la baie Orange, près du cap Horn, eut, elle aussi, son histoire. Les hasards de la guerre en firent un navire canadien qui portait le nom bien français de *Joliette*. Durant toute la guerre, elle convoya de Halifax (Canada) à Mourmansk les « liberty ships » qui apportaient par la mer Blanche du matériel de guerre à l'U. R. S. S. Détail curieux : elle fut le premier navire de guerre allié qui captura un sous-marin allemand.

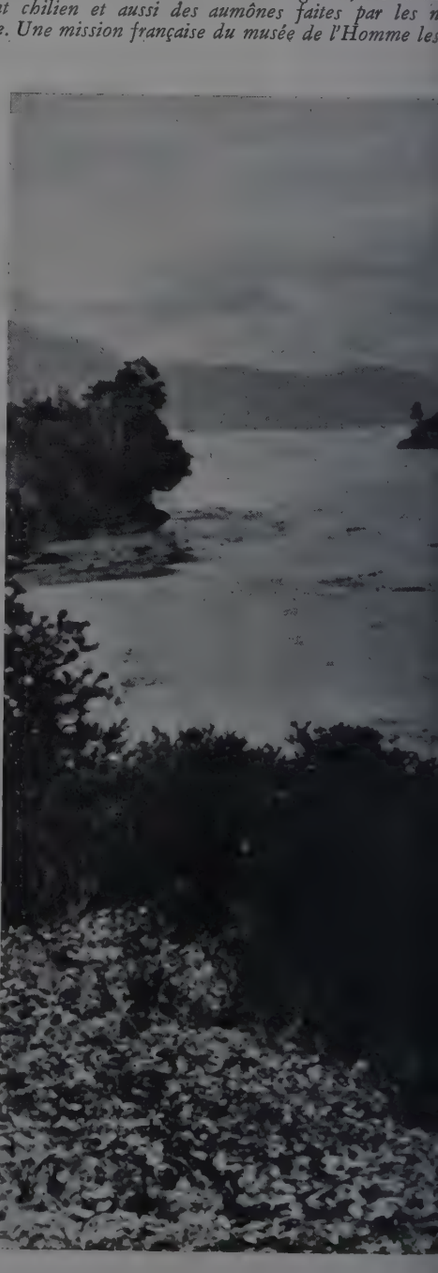
VALPARAISO ET LE PACIFIQUE

VALPARAISO apparaissait le 27 janvier 1947, sous le ciel éternellement bleu de l'été chilien, comme voilé par la fine poussière rouge de la Cordillère qui tourbillonnait au moindre souffle. Depuis plus d'un mois la ville manquait d'eau, les grands réservoirs étaient presque à sec. Des queues, toutes semblables à celles de l'Europe en guerre, se formaient dès l'aube devant les rares fontaines qui coulaient encore.

Dans le port, le transport *Angamos*, peint de ce gris spécial à tous les navires de guerre, achevait d'être préparé avant son départ. Sur le quai 18, des camions militaires faisaient une chaîne ininterrompue, apportant des fûts d'essence, d'huile, de pétrole, des bagages, des provisions de toutes sortes... Les grues roulantes tournaient, pivotaient, grinçaient au milieu des sifflements des machines à vapeur. L'hydravion Sikorski, le fuselage peint en noir mat et les ailes en orange vif, oscillait dangereusement au-dessus de la cale avant, suspendu par un câble d'acier.

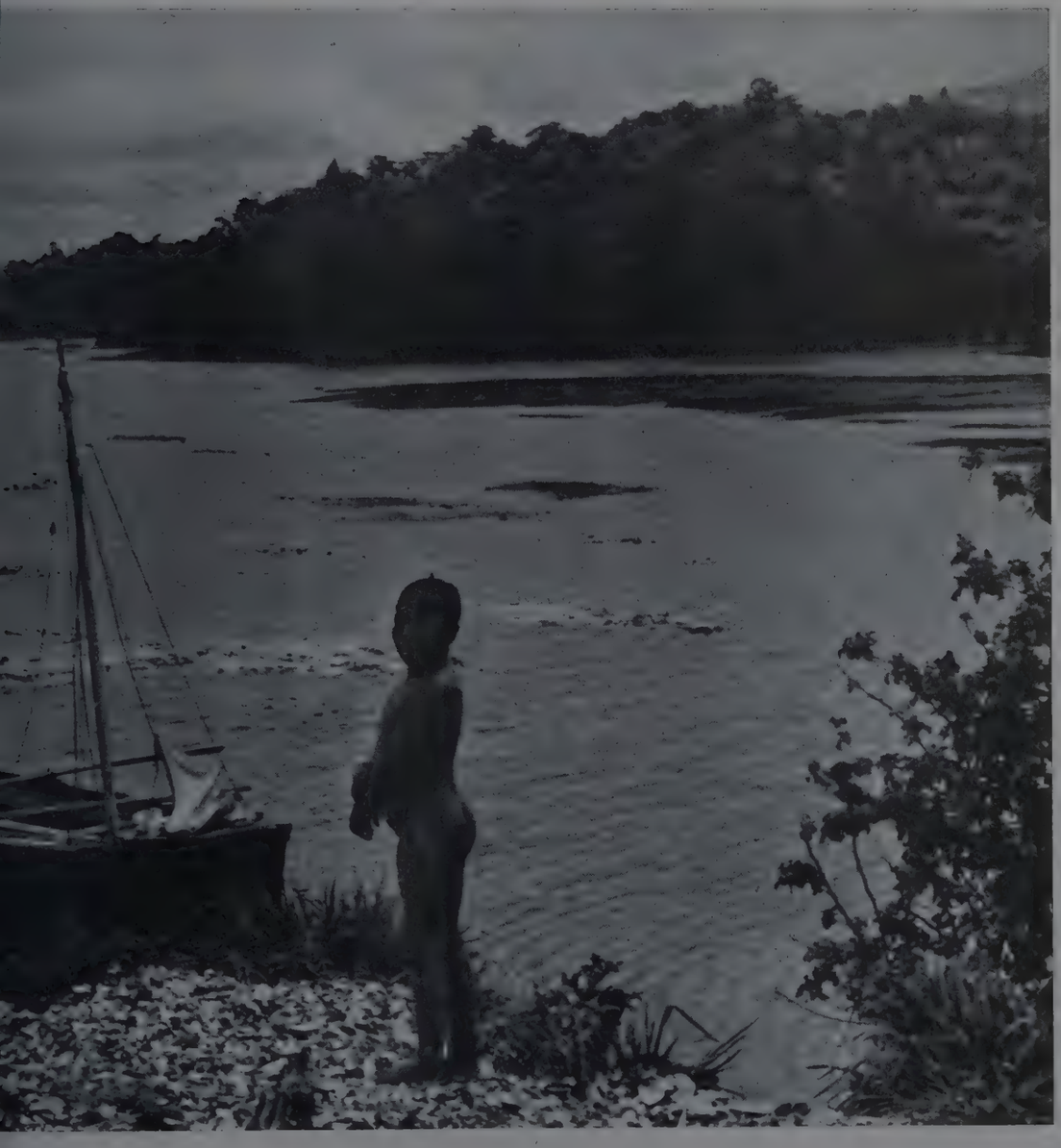
Les parents ou les amis des membres de l'expédition se groupaient tant bien que mal au milieu des amoncellements de caisses, de sacs, de skis ou de cordages. Dans la soirée, l'amiral Daroch, commandant en chef la marine de guerre chilienne, passa en revue l'équipage et inspecta les installations du bord, que lui présenta le capitaine de vaisseau Rojas Parker, commandant l'*Angamos*.

A 23 h. 45, le transport chilien quitta lente-



s actuellement qu'une tte race se rapproche dans l'île Wellington.

L'éléphant de mer, sorte de phoque gigantesque de 3 à 4 mètres de long, se rencontre assez fréquemment au sud du détroit de Magellan. Les petits « Alakaluf » vivent nus et se baignent, hiver comme été, dans les eaux froides des canaux (8 degrés au-dessus de zéro).



ment le quai et se dirigea vers l'entrée du port, où se détachaient dans la nuit les silhouettes fantomales du cuirassé chilien *la Torre* et du croiseur anglais *Sheffield,* arrivés la veille à Valparaiso. L'un après l'autre, tous les navires ancrés dans le port signalèrent en morse leurs souhaits de bon voyage.

Valparaiso et sa voisine, Vina del Mar, disparurent dans la nuit, et l'*Angamos* mit cap au sud, vers le détroit de Magellan, première étape de son voyage.

Dès le lendemain matin, les cinquante-deux civils du bord firent connaissance, au cours de la première des dix-sept tempêtes qui les assaillirent durant l'expédition, avec le mal de mer. La solution fut vite trouvée : les passagers disparurent deux jours dans leurs cabines, réapparurent timidement le troisième, pour se recoucher les deux jours suivants. Pendant cinq jours, le navire, lourdement chargé, piqua du nez dans la grande houle du Pacifique, roula bord sur bord dans la tempête qui soufflait du sud-ouest. Sous le ciel gris, seuls quelques albatros noirs rasaient les lames. Les côtes chiliennes, ou plutôt la Cordillère qui les domine, mince ligne noire noyée dans un brouillard bleuâtre, se devinaient par instants...

Un incident rompit, lors de ces premières journées, la monotonie du voyage : un passager clandestin. Petit, boiteux et bossu, Osvaldo Manke, vingt-deux ans, cordonnier de son état, était tenaillé par la soif de l'aventure, par le désir de voir « l'Antarctide fabuleuse » chantée par le poète chilien. Caché dans la cale arrière, au milieu des caisses de vivres, il fut malheureusement découvert quatre jours après par un matelot. Selon les lois de toutes les marines du monde, il fut débarqué dans la première île de la côte, près du port de Conception, l'île Mocha, qui possède une colonie agricole très prospère.

LES CANAUX DE MAGELLAN

La mer se calma cependant au large de l'île de Chiloë, la première des quatre mille qui bordent la côte sud du Chili. Gigantesques rocs émergés, couverts de « robles » (hêtres) tordus par le vent, de quelques buissons, la plupart d'entre elles sont totalement inhabitées. Seuls survivants d'une race jadis prospère, une centaine d'Indiens des canaux, les « Alakaluf », vivent misérablement, aux alentours de l'île Wellington, des quelques secours que leur donne le gouvernement chilien ou de la mendicité qu'ils pratiquent à bord des bateaux qui empruntent ces passages.

Des chenaux étroits et profonds séparent l'archipel de la côte et permettent de naviguer, à l'abri de la haute mer, de Chiloë jusqu'à Punta Arenas et même jusqu'au Cap Horn : canal Mercier, canal Trinidad, canal Wide, canal Sarmiento, canal Smith et détroit de Magellan. Plus au sud encore, longeant d'est en ouest la Terre de Feu, le canal de Beagle permet d'entrer directement dans le détroit de Drake, lieu de rencontre de l'Atlantique et du Pacifique. Plus de cinquante phares automatiques jalonnent ce trajet, qui est extrêmement dangereux, tant par l'étroitesse des passes que par les brouillards qui règnent pendant une grande partie de l'année.

La vie du bord reprit quelque activité alors que le navire entrait, sous un soleil éblouissant, à l'abri de la haute mer, dans le canal Trinidad. Celui-ci, assez large au début, se resserra bientôt et l'*Angamos* glissa doucement dans l'eau verte, entre deux murailles verticales, prodigieux rochers rougeâtres qui dépassaient pourtant, à l'est, dans un ciel d'un bleu dur, les dents de scie couvertes de neige et les glaciers de la grande Cordillère. Devant la proue, des « tuninas » (dauphins) luttaient de vitesse avec le bateau. Des mouettes stercoraires, criardes et maladroites, tantôt le suivaient, tantôt se posaient dans son sillage en freinant curieusement leur chute à l'aide de leurs pattes palmées, largement ouvertes.

A l'aube du 3 février, le navire empruntait,

sous une pluie fine, la grande passe du détroit de Magellan, laissant à tribord l'île de la Désolation, et, vingt-quatre heures plus tard, il entrait doucement dans le port le plus austral du monde : Punta Arenas.

Durant deux jours d'escale, la jetée principale connut une animation inaccoutumée. On chargea à bord du transport chilien du charbon, des poutres de bois, de l'essence, du pétrole, de la viande fraîche, et, le 5 février, vers 11 heures du soir, l'*Angamos* quitta le port. Le môle en bois était couvert d'hommes, de femmes, d'enfants venus un peu là par curiosité, car le grand port des quatre mâts d'antan se meurt doucement. Les seuls passages sont maintenant ceux des caboteurs de la côte du Pacifique et des navires frigorifiques anglais, qui transportent les moutons, dont la viande et la laine sont les grandes richesses de la Patagonie et de la Terre de Feu. 25 millions de moutons produisent chaque année, dans ces régions, 50.000 tonnes de laine, du savon, de la graisse ; 3 millions d'agneaux frigorifiés partent chaque année pour l'Angleterre. Les 50.000 habitants de la péninsule de Brunswick et de la Terre de Feu sont les descendants des colons anglais, argentins, chiliens, espagnols ou yougoslaves qui se sont installés à la fin du siècle dernier ; leurs « estancias » ont 10.000 hectares, mais il en existe de 100.000 et 200.000 hectares. La Société d'exploitation de la Terre de Feu possède, à elle seule, 1.200.000 hectares, soit la superficie de trois ou quatre départements français, et 500.000 moutons. La laine monte sur le marché de Londres, les estancieros se frottent les mains et la crise leur semble lointaine, du moins l'espèrent-ils.

Des cris, des vivats, des chants retentissaient sur le port, crûment éclairé par les projecteurs des navires de guerre ancrés dans la rade, alors que le transport s'éloignait dans la nuit, salué par le mugissement de toutes les sirènes des bateaux, dont seuls les feux de position trouaient l'épaisseur de la nuit...

A quelques milles de là, dans le canal de Magdalena, la nature reprenait ses droits : pics couverts de neige, glaciers étincelants, rocs noirâtres, vertigineux, parsemés d'arbres tordus par un vent qui, en dix secondes, pouvait atteindre 70 ou 80 kilomètres-heure, écrêtant brusquement les vagues et les transformant en embrun dont la violence faisait crépiter le navire comme un tambour.

Canal de Magdalena, canal Cockburn, canal de Beagle, qui longe la Terre de Feu, sont réputés dans toutes les marines du monde pour être un « cimetière de bateaux ». Çà et là apparaissent, au détour des îlots, des coques rouillées, des mâts tordus, vestiges de catastrophes dues à l'ignorance ou à la tempête.

Près de l'île de Navarin, en face de la colonie pénitentiaire argentine de Ushuaia, capitale de la Terre de Feu argentine, qui compte 3.000 âmes, se trouve la carcasse du *Monte Cervantes*, navire allemand qui coula en 1928. La seule victime fut le capitaine, qui refusa de quitter le bord et s'enfonça avec son bateau. Les 100 passagers furent tous sauvés. Sur ce cadavre rouillé, couché sur le flanc, se dresse, tel un monstrueux champignon, un phare qui signale ce petit port qui était, il y a quelques années encore, la « colonie » pénitentiaire de l'Argentine.

Cette partie du canal de Beagle, la passe nord-ouest, est certainement un des paysages les plus beaux et les plus sauvages du monde. Sur une longueur de 15 milles, cinq glaciers prodigieux, auprès desquels la mer de Glace n'est que peu de chose, plongent presque verticalement dans l'eau verte du canal : les glaciers Garibaldi, Romanche, France, Espagne et Italie. Ce dernier est le plus imposant, et lors du passage du navire des séracs s'écroulèrent dans un bruit de tonnerre, roulant de 2.000 mètres de hauteur jusque dans le canal, en formant quelques petites glaces flottantes...

Mais, brusquement, comme par un coup de baguette magique, après l'île de Navarin, qui borde à l'ouest le canal de Beagle, le paysage

Construction d'un « karfa ». Ce type d'habitation, tout à fait primitive, est fait de branches flexibles fichées en terre en arceau sur lesquelles on jette des peaux de phoque « nues ».

se transforme, se civilise, les montagnes perdent de leur hauteur, les arbres poussent droit, des pâturages apparaissent, des petites estancias se montrent çà et là, des scieries fument dans un ciel clair, d'un bleu délavé. Sur la plage d'une petite île, une cinquantaine de phoques soufflent bruyamment et plongent à grand fracas dès qu'on les approche. Les vents pluvieux du Pacifique sont, en effet, arrêtés par la Cordillère, qui se continue plus à l'ouest. Le pays est plus sec et aussi plus fertile.

Après avoir passé la nuit au sud de la Terre de Feu, à l'abri des trois îles Picton, Nueva et Lennox, dont la seule particularité est d'être réclamée à la fois par le Chili et l'Argentine, l'*Angamos* déposa un poste de radio au petit port chilien de Wulaia, dans l'île de Navarin, et se dirigea, le 8 février, à 16 heures, vers le détroit de Drake et l'Antarctique...

En 1579, sir Francis Drake, gentilhomme pirate anglais, qui attendait à la sortie du détroit de Magellan quelques galions espagnols afin de les saisir au nom de la reine d'Angleterre, fut obligé de fuir devant la tempête qui soufflait du nord-ouest. Durant plus de quinze jours, il croisa entre l'Atlantique et le Pacifique, à 203 milles au sud du cap Horn, et perdit un navire. Son nom reste attaché sur nos cartes modernes à cette mer ou à ce détroit, qui mesure 1.200 kilomètres de largeur.

De tout temps, la mer de Drake, lieu de rencontre de deux océans, fut renommée comme l'une des plus mauvaises du monde.

L'*Angamos* bénéficia durant la traversée jusqu'aux Shetland du Sud d'une mer exceptionnellement calme. Passant au large des îles Diego Ramirez le 8 février, à 23 heures, il arrivait en vue de l'île Smith, première île des Shetland du Sud, première terre antarctique, le 11 février, à 6 heures du soir.

La transition entre les mers australes et les mers antarctiques fut extrêmement rapide, brutale même. En quelques heures, le climat, la température se modifièrent brusquement. Il devint nécessaire de revêtir, sans perdre un moment, passe-montagne et chandail de laine, rangés depuis Valparaiso dans les cantines arrimées sous les couchettes.

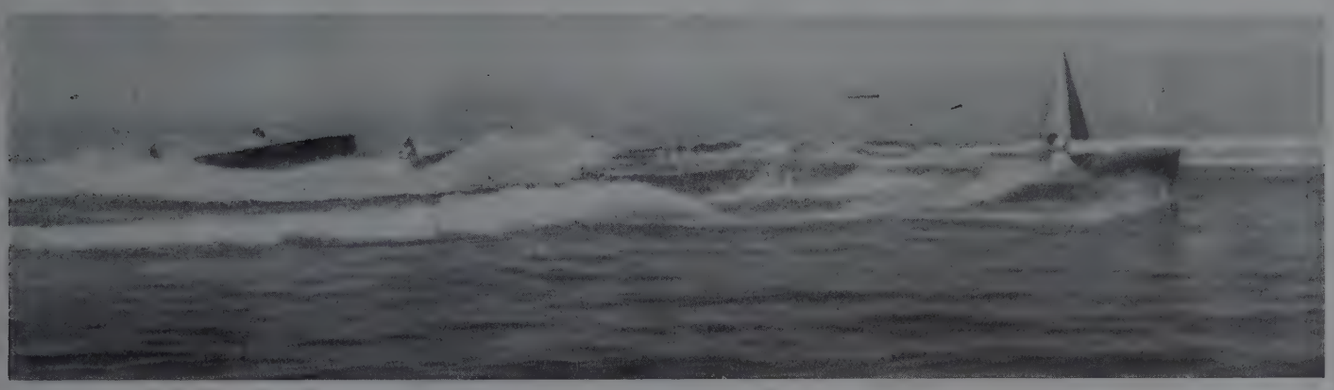
En effet, la température de l'eau de mer baissa rapidement, de 8 degrés au-dessus de zéro au cap Horn à 1 degré au-dessous aux Shetland du Sud...

Les derniers albatros disparurent du sillage du navire et peu à peu apparurent les oiseaux proprement antarctiques, le pétrel des neiges, au plumage éblouissant de blancheur, le pétrel géant et les stercoraires, dont la mouette « skua » est la désagréable représentante.

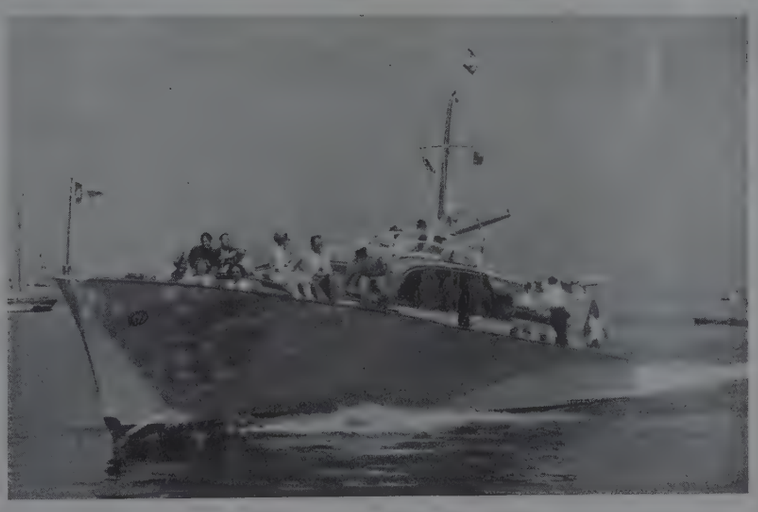
Lorsque, pour la première fois, on aperçoit les Shetland du Sud, l'impression qui restera la plus forte est qu'on se trouve dans un autre monde. Chaînes volcaniques envahies par la mer, puissamment englacées, déchirées çà et là par des pics noirâtres, les Shetland du Sud bénéficient encore, par suite de leur haute latitude (62° de L. S.) et par la proximité de la mer libre, d'un climat un peu moins rude que le reste du continent. Néanmoins, l'été, la température s'élève rarement au-dessus de 0 degré. On peut y observer, faits assez rares, quelques chutes de pluie et quelques lambeaux de terre, quelques moraines de glaciers libres de neige ou de glace... L'épaisseur de glace qui recouvre la presque totalité des terres antarctiques varie entre 100 et 1.000 mètres, suivant les régions, car l'Antarctique, énorme continent de 14 millions de kilomètres carrés, n'est, en réalité, qu'un seul et vaste glacier, comme devait être une partie de l'Europe aux premiers siècles de l'ère quaternaire...

(A suivre.)

Le pétrole, qui est exploité déjà en territoire argentin, est un des espoirs de la Terre de Feu. A Sprunghill, voici quelques spécialistes nord-américains mettant en train le cinquième puits, dont le pétrole a jailli à 2.750 mètres de profondeur au mois d'avril 1947.



COURSES NAUTIQUES SUR LE LÉMAN



Dans le cadre de la grande semaine organisée par la ville d'Evian, des courses motonautiques internationales ont été disputées les 12, 13 et 14 juillet sur le lac Léman. Les concurrents italiens, que l'on savait redoutables, ont été les vainqueurs de cette compétition puisqu'ils ont remporté cinq victoires. Dans le grand prix des hors-bords de la classe C (500 centimètres cubes), Paolo Mora a nettement distancé le Français de Candolle, tandis que dans les épreuves réservées aux racers de la classe X (1.000 centimètres cubes), le succès des Transalpins a été encore plus brillant, quatre de leurs pilotes s'étant classés parmi les cinq premiers arrivants. La France a cependant pris sa revanche dans la catégorie des canots automobiles : quatre Français ont été déclarés victorieux. Ces trois grandes journées, qui ont prouvé que les sports motonautiques avaient de plus en plus la faveur du public, se sont achevées par des épreuves de ski nautique comptant pour le championnat d'Europe. Photographies *France-Illustration* (Kernen).

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU

FONTAINEBLEAU a fait revivre, à l'occasion du 14 juillet, l'un des épisodes les plus émouvants de l'histoire de France : celui des adieux de Napoléon.

En ce jour de fête, les visiteurs ont été tout étonnés de rencontrer dans la cour du château d'authentiques grognards à bonnets à poil et de voir l'Empereur, incarné par M. Roger Marx, ancien pensionnaire de l'Odéon, descendre l'escalier en fer à cheval, embrasser ses derniers amis et dire à ses fidèles compagnons d'armes la phrase fameuse : « Soldats de la vieille garde, je vous fais mes adieux... » Cette reconstitution historique était donnée au profit des orphelins de la libération.

Photographies Interpress.

« FRANCE-ILLUSTRATION » EN U. R. S. S. (*)

LA RÉALITÉ SOVIÉTIQUE

par notre envoyé spécial VICTOR HENRY

Dans la lointaine République de l'Uzbekistan, à l'est de la mer Caspienne, des plantations modernes de thé fournissent de magnifiques récoltes.

Il est rare qu'une capitale reflète aussi bien, aussi fidèlement que Moscou les traits essentiels du pays. C'est, en effet, une grande ville à aspects multiples, contradictoires et déroutants, qui manque totalement de cette unité d'ensemble qu'on a l'habitude de rencontrer dans les autres capitales.

Impressions de l'ancienne Russie dès qu'on quitte les principales artères du centre, avec des rues étroites et mal pavées, de vieux immeubles style XIX[e] siècle et même des maisons de bois à un étage si caractéristiques et si typiquement russes. Impressions de la Russie nouvelle cherchant à atteindre et à dépasser l'Amérique, avec les splendides avenues du centre de la ville, trop larges pour la circulation existante (conçues pour celle de demain), avec des blocs d'immeubles modernes et impersonnels et quelques gratte-ciel, hideux comme tous les gratte-ciel. Impressions de la Russie éternelle avec la vision moyen-âgeuse et orientale du Kremlin aux enceintes roses, aux coupoles d'églises dorées, aux tours où brillent, le soir, des étoiles rouges se détachant de loin sur le ciel moscovite, avec Saint-Basile, cet extraordinaire monument de l'art russe.

Les deux choses qui frappent le plus dès le premier contact avec l'U. R. S. S., c'est la misère et la méfiance.

L'aspect des villages clairsemés, perdus dans les plaines et les forêts qui les entourent de toutes parts, avec leurs isbas de bois et leurs paysans vêtus, en hiver, de longs pourpoints ouatinés rappelant nos édredons, est aussi pauvre que celui des faubourgs et des quartiers excentriques de la capitale, où les immeubles ne sont guère entretenus, n'ont pas été réparés et repeints depuis des années et des années et qui donnent l'impression, dans leur délabrement, d'avoir été abandonnés à leur triste sort.

La capitale russe manque presque complètement d'arbres et de verdure, elle ne possède pas de cafés (il en existe trois ou quatre pour une ville de plus de 5 millions d'habitants), car c'est une formule qui ne plaît pas du tout aux Russes, et il n'y a qu'un nombre visiblement insuffisant de restaurants. Les magasins sont également peu nombreux, et, étant donné qu'ils appartiennent tous à l'Etat, l'art des étalages, c'est-à-dire la note seyante, gaie et un peu fantaisiste, est réduit à sa plus simple expression.

Tout cela donne à la capitale soviétique un air de sévérité et de grisaille, qu'on retrouve dans l'aspect de la foule, où la note dominante est encore le gris. Cette foule moscovite est, dans son ensemble, très pauvrement vêtue et l'on peut compter sur les doigts le nombre des femmes prétendant à quelque élégance.

Ainsi, dès le premier abord avec la réalité russe, on s'aperçoit très rapidement que le standing de vie est très bas et que les masses sont misérables.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que cet état de choses a toujours existé en Russie, et les récits enthousiastes sur la richesse, l'opulence et l'abondance de la Russie tsariste ne se rapportent qu'à une petite minorité de gens, qu'à une seule couche de la population — aux classes privilégiées. Après trente ans de régime soviétique, ces classes privilégiées ont changé de structure sociale, de composition et de physionomie, mais elles existent indiscutablement à nouveau, représentant encore une minorité infime par rapport à la masse du peuple.

(*) Voir *France-Illustration* du 19 juillet 1947.

Tandis que le gouvernement soviétique a fait énormément sur le plan culturel, où les conditions ont réellement changé, l'existence matérielle est restée, à peu de chose près, au même point que sous l'ancien régime, car aucun gouvernement au monde n'aurait pu rattraper en quelque trente années le retard plusieurs fois séculaire qu'a la Russie sur l'Occident.

Un étranger visitant l'U. R. S. S. ne peut et ne doit voir que ce que l'on veut bien lui montrer. On ne le met en rapport qu'avec des personnes officielles ou semi-officielles, autorisées à s'entretenir avec lui, et, dans l'esprit des dirigeants soviétiques, tout contact avec la population, même occasionnellement dans la rue, doit être évité. Les pauvres correspondants de presse américains à Moscou sont souvent plongés dans le plus extrême embarras lorsqu'ils reçoivent de leurs rédacteurs de New York un câble les invitant à demander à l' « homme de la rue » ce qu'il pense du dernier message du président Truman ou de l'entrevue Staline-Marshall. L'homme de la rue soviétique est méfiant par nature et taciturne par nécessité. Il est donc muet comme une carpe.

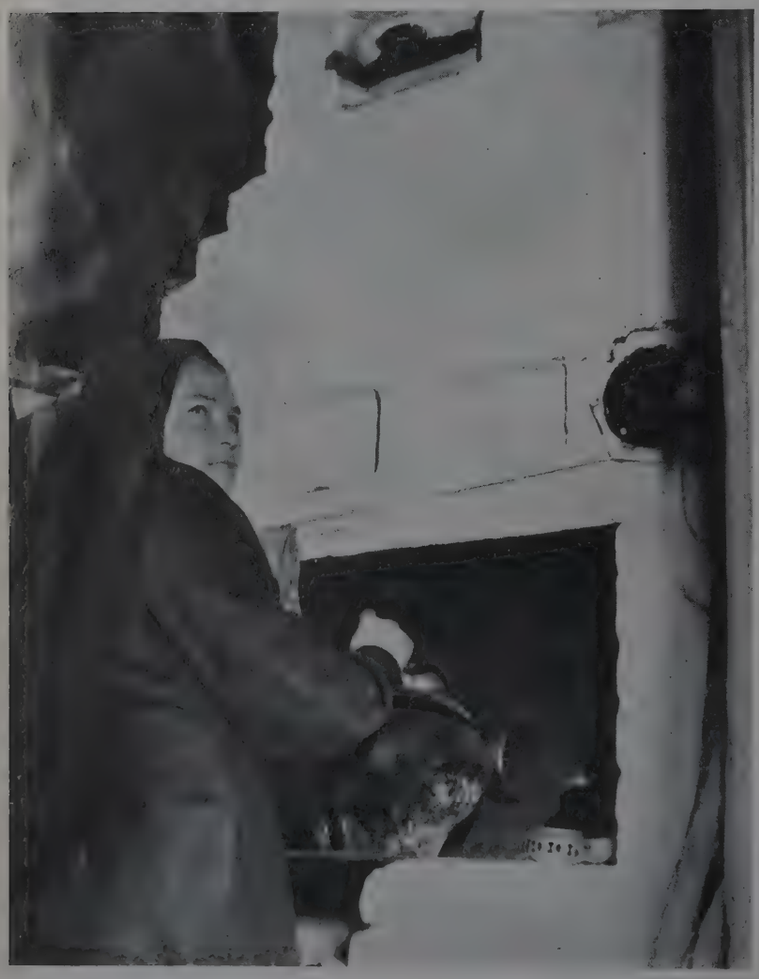
Le citoyen soviétique se heurte aujourd'hui à de nombreuses difficultés matérielles et il faut dire tout de suite que ces difficultés sont identiques à celles que rencontre actuellement n'importe quel citoyen anglais, français, belge ou italien. C'est que les principales difficultés et les principaux maux résultant de la guerre sont les mêmes, malgré la différence des régimes et des systèmes politiques et économiques appliqués en Europe et en U. R. S. S.

Ce qui différencie, par contre, les problèmes russes de ceux de l'Europe occidentale, et c'est un point capital, c'est le fait que le standing de vie russe était déjà bien plus bas que celui de l'Europe occidentale avant la guerre, que la crise des logements existait déjà et que le volume total des produits de consommation courante était très au-dessous des besoins réels de la population. Ainsi, en Europe occidentale et en U. R. S. S., les mêmes problèmes n'ont pas les mêmes effets et présentent actuellement bien plus de difficultés pour le gouvernement soviétique. En somme, j'ai retrouvé en U. R. S. S. les grands maux de notre après-guerre, dont les notes dominantes sont : cherté de vie, crise du ravitaillement, insuffisance du rationnement, parfois encore irrégulier, problèmes du logement et du marché noir.

La situation alimentaire a été rendue extrêmement difficile en U. R. S. S. par la sécheresse exceptionnelle qui a sévi l'année dernière. La récolte en Ukraine et dans toute la partie méridionale de la Russie a été grillée, et cette catastrophe, survenue au moment où l'économie russe était en plein effort de redressement, lui a porté un coup terrible et a arrêté net tous les progrès en cours. Le rationnement a dû être maintenu et la lutte entreprise par le gouvernement contre la cherté de la vie n'a pu donner de résultat efficace, parce que la principale condition du succès d'une telle lutte est une certaine abondance de marchandises de première nécessité et qu'elles sont devenues, au contraire, encore plus rares. Le gouvernement soviétique n'est donc pas arrivé à baisser les prix en rapprochant progressivement ceux des marchés libres de ceux du rationnement, et même l'extension des magasins dits « de commerce » et des coopératives de vente n'a pas eu encore de résultat appréciable dans ce sens. (Il est vrai qu'en ce qui concerne le nouvel élan imprimé aux magasins coopératifs et à l'amplification du réseau des boutiques et des magasins il n'a pu donner de résultat positif, étant encore dans la phase initiale d'organisation et parfois même de création.)

A Moscou, rue Gorki. La construction reprend dès la fin du dégel.

Le poêle des isbas soviétiques sert à deux fins : la cuisine et le chauffage.



Il existe aujourd'hui en U. R. S. S. trois catégories de prix pour les denrées alimentaires : prix du rationnement, ceux du marché libre et ceux des magasins de commerce, qui constituent une moyenne intermédiaire entre les deux premières catégories.

Comme dans la plupart des pays ayant souffert de la guerre, le rationnement de base est insuffisant et si l'on n'appartient pas à une catégorie privilégiée (hauts fonctionnaires, militaires, académiciens, savants, artistes), qui donne droit, en plus du rationnement, aux tickets spéciaux permettant d'acheter dans des magasins spéciaux pour une somme déterminée des denrées vendues habituellement dans les magasins de commerce aux prix de la taxe, on est forcé de recourir au marché libre ou à ces magasins de commerce.

Le nombre de ceux-ci est limité et très insuffisant. Ils ne vendent pas, comme on pourrait le croire, toute une série d'articles de première nécessité, comme le lait, les œufs, les légumes frais, etc. Leur vente de viande est fort réduite et, en ce qui concerne le pain, trois ou quatre magasins dans toute la ville de Moscou le vendent librement, ce qui détermine une longue attente et souvent le risque de ne pas en trouver, car tout est enlevé en quelques heures. Pratiquement, l'homme moyen est donc forcé de recourir, pour améliorer son ordinaire trop

maigre, au marché libre, malgré les prix très élevés qui s'y pratiquent.

La ration moyenne ordinaire (employés, petits fonctionnaires, ouvriers non hautement qualifiés) comprend 550 grammes de pain par jour ainsi que 2 kilos de viande, 800 grammes de matières grasses et 800 grammes de sucre par mois, plus une petite quantité de gruau de sarrasin. Cependant, en dehors du pain, ces attributions sont purement théoriques et n'ont aucun rapport avec les quantités réellement touchées.

Les ouvriers les plus favorisés reçoivent 200 grammes de beurre par mois, touchant le reste en margarine, huile de tournesol ou harengs salés. La plus grande partie de la ration de viande est également distribuée sous forme de poisson fumé ou salé, ou de conserves de poisson, ou encore en saucisson de qualité inférieure. Enfin, à la place du sucre, on donne souvent du pain d'épice ou des bonbons acidulés. Les légumes sont rares et très chers. C'est donc le pain qui constitue la base de la nourriture, avec du thé et une maigre soupe aux choux.

Pour illustrer les différences de prix, voici deux exemples : le pain coûte avec la carte 3 roubles 40 le kilo, pain noir, et 4 roubles 60 le pain blanc. Sans carte, au magasin de commerce, il coûte respectivement 8 et 16 roubles le kilo et il atteint 40 roubles le kilo au marché. La viande, vendue 30 roubles le kilo avec la carte, se vend de 60 à 65 roubles le kilo dans les magasins de commerce et 130 roubles au marché. Quant aux légumes, on ne peut les avoir régulièrement qu'au marché, où les choux coûtent 20 roubles le kilo.

On comprendra facilement les difficultés matérielles qui assaillent le citoyen moyen si l'on prend en considération que son salaire est de 600 roubles par mois. Sur ces 600 roubles on prélève 10 % à titre d'impôt sur le revenu, environ 20 roubles à titre d'impôt culturel et encore environ 20 roubles d'impôt spécial frappant uniquement les célibataires et les ménages sans enfants. Le salaire moyen net est donc d'environ 500 roubles. Il faut ajouter à cela qu'on souscrit d'office les ouvriers à tous les emprunts émis par l'Etat, et, malgré le fait que ces souscriptions varient selon l'importance du salaire, elles grèvent toujours un peu le budget. Le loyer, l'électricité et le gaz ainsi que les transports (autobus, tramways, métro) sont relativement très bon marché, de sorte que pour un ménage de trois personnes on peut compter 60 roubles par mois pour le tout, les transports non compris toutefois. Enfin, l'ouvrier qui mange à midi à la cantine de l'usine paie 3 roubles 50 pour un repas très maigre, dont le menu ne varie guère et qui consiste en une soupe aux choux, un peu de poisson salé, des pommes de terre et, deux fois par semaine, de la viande hachée.

Si donc on enlève du budget le prix des repas pris à la cantine, il reste environ 350 roubles pour toutes les dépenses. Cela ne permet pas au citoyen moyen de sortir d'une misère plus ou moins totale. Il ne peut même pas songer à s'habiller convenablement, car il faut compter 2.000 roubles au moins pour un complet de qualité très moyenne. Sa seule ressource, c'est de se procurer des vêtements usagés, soit dans les magasins de commission, où l'on peut trouver tout, depuis les chaussures et les vêtements usagés jusqu'aux tableaux, bijoux, tapis, argenterie, etc., soit au marché, mais, là aussi, les prix sont très élevés.

Comme nous l'avons montré, le standing de vie du petit fonctionnaire et de l'ouvrier est bien bas. Il s'est considérablement abaissé encore depuis la guerre, et, aujourd'hui, les gens appartenant à ces deux catégories n'arrivent plus à joindre les deux bouts.

La crise du logement, qui était déjà très sérieuse avant la guerre, a atteint actuellement son point culminant dans les grandes villes. Les gens sont littéralement entassés dans les quartiers ouvriers de Moscou et ils vivent dans des conditions totalement dépourvues de tout semblant de confort et même d'hygiène. En moyenne, il y a cinq personnes par pièce (les pièces étant petites et misérablement meublées), et l'on est forcément obligé de ne tenir aucun compte du sexe et de l'âge des habitants. Cela aboutit à une promiscuité effroyable, de sorte que l'on se demande quelle peut être, dans ces conditions, la vie de famille et quelle influence cela doit fatalement exercer sur les enfants.

Ce qui paralyse parfois encore la vie de famille, c'est le fait que, dans bien des cas, on sépare le mari de la femme pour une longue période, soit en déplaçant l'usine où travaille l'un ou l'autre, soit en envoyant l'un des deux dans un endroit loin de leur habitation, dans le cadre de l'utilisation rationnelle de la main-d'œuvre disponible. En effet, le gouvernement soviétique place avant tout les besoins industriels du pays, de sorte que, malgré son désir de protéger la famille, il n'hésite pas à déplacer la main-d'œuvre sur une large échelle, sans tenir compte de la situation de famille des ouvriers touchés par ces mesures.

L'HISTOIRE officielle du parti communiste déclare qu'en vertu de la constitution de 1936 « la société soviétique est composée de deux classes, dont les rapports sont amicaux, la classe ouvrière et la classe paysanne, entre lesquelles les différences de classe sont encore conservées ». En effet, en U. R. S. S., cet Etat socialiste des ouvriers et des paysans, les conditions de vie des uns et des autres sont non seule-

La foule moscovite qui stationne devant le musée de la Révolution, à l'entrée de la place Rouge, est, dans son ensemble, très pauvrement vêtue.

ment profondément différentes, ce qui est vrai pour tous les pays du monde, mais elles subissent une évolution diamétralement opposée, ce qui constitue leur particularité. La classe paysanne tend de plus en plus à devenir une classe de petits possédants, tandis que les ouvriers, dont le nombre augmente sans cesse à mesure que le pays développe son industrialisation, se prolétarisent de plus en plus.

Les conditions matérielles de l'existence diffèrent totalement chez les uns et chez les autres. Les paysans russes, malgré les profondes réformes de structure, la disparition des « koulaks » (paysans aisés), et la collectivisation sous la forme des kolkhoses, ont entièrement gardé leur physionomie traditionnelle. Ils continuent à vivre dans des isbas de bois et chaque famille possède la sienne, ce qui permet, quelle que soit la pauvreté de certains, d'avoir une vie de famille. Perdus dans l'immensité de l'espace russe, souvent très loin de tout centre administratif, ils sentent bien moins que tous les autres citoyens soviétiques l'emprise du parti et de l'Etat. Tout ce que ce dernier leur demande, c'est de livrer un pourcentage fixé des produits de leur travail, en leur permettant de garder la libre jouissance du reste. Au début, on avait envisagé la collectivisation intégrale, mais les paysans ont forcé la main à l'Etat en imposant une force d'inertie invincible à toutes les demandes du gouvernement, jusqu'au jour où ce dernier a compris que pour les inciter à travailler il fallait les intéresser à leur travail, en leur laissant une certaine marge à titre de propriété individuelle. Les restrictions imposées par la guerre sur le plan alimentaire et une certaine pénurie de vivres qui dure encore jusqu'à présent ont été des sources d'enrichissement pour les kolkhosiens, qui purent réaliser pour leurs surplus des bénéfices inespérés.

Il est évident que la guerre n'a pas favorisé la classe paysanne dans son ensemble. Dans toutes les régions occupées par les Allemands et dévastées, l'économie paysanne a été fortement touchée et les moujiks de l'Ukraine et de la Russie blanche ressentent d'une façon aiguë le manque d'outillage agricole, de tracteurs et de cheptel.

D'autre part, les gains anormalement élevés réalisés par certains paysans, gains qu'ils continuent à réaliser encore aujourd'hui, ont apporté avec eux un élément de perturbation profonde. Le kolkhosien est devenu âpre au gain, il est dominé par l'idée du lucre et, au fond, il ne demande qu'une chose, c'est que la pénurie de vivres se prolonge encore quelque temps, lui permettant d'écouler ses produits au marché des villes avec des bénéfices appréciables. Les kolkhosiens constituent aujourd'hui, avec les classes privilégiées, les principales masses d'acheteurs dans les magasins des villes, où ils se rendent pour écouler leurs produits au marché, et beaucoup de jeunes, habitués à gagner et à dépenser leur argent en ville, désertent les campagnes pour devenir des trafiquants. Le même phénomène, que l'on rencontre dans de nombreux pays européens, se produit donc également en U. R. S. S., où a lieu un exode des campagnes vers les villes, exode qui pourra poser au gouvernement un problème sérieux.

C'est pour réagir contre toutes ces tendances de la grande masse paysanne, sur laquelle les autorités soviétiques jugent indispensable d'accentuer leur emprise afin de mieux la reprendre en main, que le Kremlin entend intensifier l'utilisation de la radio.

N'oublions pas, en effet, ce que Lenine lui-même pensait de ce nouveau moyen d'action sur les populations les plus lointaines et les plus isolées. « La radio, déclarait-il, doit jouer un rôle capital dans l'édification du socialisme et l'éducation des masses. Elle doit devenir aux mains du parti une arme de propagande : un journal sans papier et sans limites. »

Or, les campagnes de l'U. R. S. S. ne sont encore que faiblement équipées en postes récepteurs, les centres ruraux possédant seulement un million d'appareils sur les cinq millions qui existent dans toute la Russie.

Aussi la presse soviétique insiste-t-elle pour que soient satisfaits, d'urgence, les besoins de la paysannerie dans ce domaine. Ceci implique la fabrication d'au moins 20 millions de postes, soit un programme portant sur des dizaines d'années s'il s'agit d'appareils à lampes. En conséquence, on préconise vigoureusement, de préférence, la production de postes à galène.

Les fameux marchés sont une chose très curieuse et très pittoresque. Pour celui qui veut pénétrer la vie quotidienne russe, dont ils constituent un rouage indispensable, ils offrent un intérêt palpitant. Il y en a une douzaine à Moscou, et leur aspect est toujours le même. Le noyau du marché est généralement constitué par le marché kolkhosien proprement dit, c'est-à-dire des baraques où les kolkhosiens vendent leurs surplus autorisés, viande, poisson, lait, légumes, etc. Autour de ce noyau, sur une place ou dans les rues avoisinantes, se tient le marché véritable. Une foule dense se presse, se bouscule, grouille et il faut se frayer passage à coups de coude. Les acheteurs et les vendeurs sont mêlés en une masse compacte qui crie, marchande, se dispute, invective, gouaille. Une vie intense y règne.

Les marchandises offertes sont les plus variées et parfois les plus inattendues : toile de lin, vieilles dentelles, linge, coupes de tissu voisinent avec de vieux manteaux et des complets très usés, des chaussures neuves ou à peine mettables, de vieux bouquins, des montres, des jouets de bois et parfois même des icones. A côté de cela, on trouve des gens vendant des pâtés de viande douteux, fabriqués par eux, ou même une douzaine de bonbons, trois ou quatre tranches de pain ou quelques morceaux de sucre. La qualité et la quantité des articles offerts n'ont aucune importance, car le trafic s'étend sur une échelle énorme, allant de quelques grammes à plusieurs dizaines de kilos, et de sommes ridicules à des centaines de roubles. De temps en temps, un remous parcourt la foule... Des bandes de gosses de dix à quinze ans s'y faufilent, et, si l'on ne fait pas très attention, on est vite délesté de son portefeuille ou de son sac à main.

La police elle-même est débordée par l'ampleur du trafic et les agents n'aiment guère sévir contre un délinquant isolé dans cette foule houleuse.

En somme, le visiteur étranger constate très vite que le contraste social est, en U. R. S. S., aussi tangible et aussi frappant qu'en Europe occidentale. Le rouble est roi, et avec de l'argent (c'est le cas des militaires, des hauts fonctionnaires, des directeurs d'usines, des artistes et des intellectuels) on peut vivre très convenablement à Moscou en mangeant dans des restaurants de luxe et en s'achetant tous les comestibles fins vendus dans des magasins de luxe dits « gastronomes ». Entre la balayeuse des rues ayant 250 roubles par mois et un directeur d'usine qui en touche 10.000, l'abîme est aussi grand et aussi total qu'entre l'exploiteur capitaliste et le « Lumpenproletarier » de Marx.

Photographies A. F. P. et I. N. P.

(A suivre.)

Les portes du Kremlin sont sévèrement gardées. Sonneries et signaux y règlent la circulation.

NICE-CIMIEZ. — COUVENT DES FRANCISCAINS. « LA VIERGE DE PITIÉ », PAR LOUIS BRÉA (1475).

LES PRIMITIFS NIÇOIS

Les primitifs niçois ne sont connus que depuis une quarantaine d'années. Auparavant, ces œuvres n'avaient eu comme admirateurs que de très rares érudits. Pourtant, déjà en 1900, à l'Exposition universelle de Paris, le superbe rétable de Biot, *le Christ de Passion*, avait été fort remarqué. Mais, en 1912, au cours d'une exposition des primitifs niçois, organisée à Nice, fut mise en pleine lumière cette école de peintres dont seulement les noms de quelques-uns sont arrivés jusqu'à nous. Parmi les plus notables, il faut citer Antoine, François et Louis Bréa, une dynastie d'artistes niçois qui, tous trois, ont signé des œuvres remarquables ; Jacques Durandi, de Nice, qui vivait au milieu du XV^e^ siècle, auteur du rétable de la cathédrale de Fréjus, dit « Rétable de sainte Marguerite ».

Quelques Italiens se mêlent à ces peintres niçois, de même que l'on rencontre parmi eux des gens de Provence ou du Languedoc : Jacques de Carolis, de Brignoles, Jean Miralheti, de Montpellier, vivant l'un et l'autre dans la première moitié du XV^e^ siècle. Ce dernier habita Nice en 1418 et il travailla à Marseille en 1433, où il est mort en 1457.

Au cours de mes recherches, il m'a paru possible de rattacher ces primitifs niçois à la grande école provençale dont l'existence au XV^e^ et au XVI^e^ siècles a été démontrée lors de l'Exposition des primitifs français, en 1904, à Paris, où Nicolas Froment, Enguerrand Charenton et les autres peintres d'Avignon tinrent une place si importante.

Louis Bréa me paraît être le plus intéressant des primitifs niçois. Sa première œuvre signée et datée est la *Pietà* du couvent des Franciscains, à Cimiez, quartier de Nice. Elle fut exécutée en 1475, « aux frais de la succession de Martin de Rala ». Dans ce triptyque sur fond d'or on voit la Vierge tenant sur ses genoux son Fils mort. A gauche, saint Martin, en costume militaire et à cheval, donne la moitié de son manteau à un pauvre. A droite se trouve sainte Catherine d'Alexandrie.

L'église de Biot possède deux rétables anonymes d'un réel mérite pictural : *la Vierge de Miséricorde* et *le Christ de Passion*. Le premier rétable a huit compartiments. Dans le panneau central se trouve *la Vierge de Miséricorde*. Elle est toute pareille à quelque délicieuse madone hollandaise, enfantine, frêle et charmante dans sa tunique en drap d'or damassé. De la main droite, elle tient un chapelet aux grains rouges. Sur le bras gauche, elle porte l'Enfant-Jésus. Deux anges soulèvent les pans du manteau de la Vierge. Agenouillés aux pieds de Marie, on aperçoit l'empereur vêtu de noir et un groupe de personnages religieux ou laïques. Sur les bandes on remarque sainte Madeleine et saint Barthélemy, tous deux à genoux et priant.

Le Christ de Passion possède une saveur originale. Cette expression, on ne la trouve que dans le fameux *Homme de douleur*, de maître Francke, qui se trouvait au musée de Hambourg. Le peintre a entouré cette scène pathétique d'un grand nombre de détails d'un réalisme parfois trivial.

Dans une rapide visite en zigzag aux « Primitifs niçois », il nous faut aller voir le

rétable de saint Benoît qui décore l'église de Bonson. Cette œuvre fait penser à certaines scènes diaboliques de Breughel le Vieux. La même église possède le rétable de saint Jean-Baptiste. Au centre, saint Jean-Baptiste tient à la main droite une petite croix. De la main gauche, il montre un agneau couché dont on n'aperçoit que la silhouette. Sur la prédelle se trouve le Christ, entouré de ses apôtres.

Le rétable de la Vierge, dans la chapelle de Saint-Pons, à Bouyon, mériterait une longue étude. Pour la première fois, nous voyons ici ce type de Vierge au front bombé, aux yeux baissés, à la bouche mignonne, qui s'imposera sur l'école niçoise durant un demi-siècle.

L'Enfant-Jésus, qui est debout sur les genoux de Marie, tient dans ses mains une branche de jasmin. Sur la prédelle, l'artiste a peint Jésus et douze apôtres. Sur les côtés, on voit des saints se découpant sur un fond d'or ainsi que des visions célestes.

Un primitif des plus remarquables, un des plus importants de cette école, c'est, sans nul doute, la *Vierge protectrice* de l'église paroissiale de Briançonnet. Jamais l'idéalisme des primitifs niçois ne s'est élevé plus haut.

Voici le rétable de sainte Madeleine, de l'église paroissiale de Contes. Sur la prédelle est peinte la légende de la sainte. On remarque une barque sans rames et sans voile dans laquelle se trouvent cinq passagers confiants dans la protection divine.

Débarquée à Marseille, sainte Madeleine convertit la population. Elle fait de nombreux miracles, retracés par l'artiste inconnu dans de nombreuses scènes. La dernière représente la sainte dans la grotte de la Sainte-Baume. Les anges viennent la charmer de leur musique céleste. La perspective de la grotte est, pour le XV^e^ siècle, d'une audace surprenante. Par sa fraîcheur de miniature, cette œuvre rappelle les primitifs ombriens.

Dans l'église paroissiale d'Eze se trouve le Christ en croix (anonyme). Le visage de l'Homme-Dieu a une expression de douleur indéfinissable. Devant lui, sa mère est prosternée. Jean et la Vierge pleurent tous deux, mais leurs larmes sont aussi différentes que leur douleur.

L'église paroissiale de Fréjus possède un rétable du XV^e^ siècle signé Jacques Durandi. Cette œuvre d'un coloris remarquable raconte la légende de sainte Marguerite sortant du corps du dragon dont le démon avait pris la forme.

Dans la cathédrale de Grasse on peut voir un primitif non signé. Il représente « saint Honorat et saint Clément » entourés de nombreux saints, parmi lesquels on reconnaît saint Bernardin de Sienne et saint Sébastien, percé de flèches.

La cathédrale de Monaco possède quelques-uns des plus beaux rétables de l'école niçoise.

Il faut voir tout d'abord le rétable de saint Nicolas, dû au pinceau de Louis Bréa (1500).

Au centre, saint Nicolas, assis sur un trône de marbre vert, bénit trois boules d'or qui se trouvent sur ses genoux.

Dans les côtés, on reconnaît saint Michel terrassant le dragon infernal, saint Etienne tenant une palme et sainte Madeleine portant le vase de parfum.

Cette peinture est remarquable par la finesse et la richesse des détails.

Voisinant avec cette œuvre, voici encore une œuvre de Louis Bréa, une *Pietà* aussi émouvante et aussi tragique que celle du maître de Flemalle, du musée de Liverpool.

La Vierge, pâle, rigide, les paupières meurtries et gonflées, sanglote, les mains crispées. Elle a suivi Jésus dans toutes les étapes de cet effroyable calvaire. Elle a vu son fils flagellé, couronné d'épines, couvert de crachats par l'immonde populace. Elle l'a vu crucifié sur un gibet d'infamie. Elle a entendu ses plaintes et elle est restée impuissante, effondrée au pied de la croix.

Marie sait que la rédemption des hommes doit s'accomplir par la mort de Jésus. Mais ce Jésus, c'est son Fils. Elle l'a porté dans ses entrailles, il a grandi auprès d'elle. Il était si doux, si bon. Elle l'aime, enfin ! Ses larmes sont des larmes de feu. Elles ont creusé des sillons sanglants sur son pauvre visage de douleur.

Dans la même cathédrale, il y a encore une *Pietà*, mais ne portant aucune signature. Au côté de la Vierge se trouve Jean. L'expression de son visage est saisissante. Le disciple préféré, épuisé, hagard, suffoque en silence. Il y a dans cette figure ravagée par la douleur un tel frémissement qu'en l'observant de près on se sent gagné par une invincible émotion.

Il faut faire une place à part à cette *Vierge de Miséricorde* (XIV^e^ siècle) de la chapelle des Pénitents Noirs, à Nice (1). Elle est due au pinceau de Jean Miralheti, dont on connaît très peu d'œuvres. La Vierge est vêtue d'une robe de brocart rouge et or. Sur sa tête flotte un voile bleu doublé de vert foncé. D'un geste protecteur, elle écarte les plis de ce voile pour abriter une foule de souverains, de reines, de papes et d'évêques prosternés à ses pieds.

A la partie supérieure du rétable se trouve un *Ecce Homo* douloureux, gardé par deux chérubins.

On est surtout frappé par l'expression du visage de la Vierge. Elle comprend la puissance et la grandeur de sa mission. Mais sa bouche se relève dans un pli d'un mouvement indéfinissable. On devine que la Mère de Dieu éprouve, malgré tout, un sentiment de pitié pour tous ces pécheurs superbes qui courbent maintenant le front devant elle. Aujourd'hui, ils se montrent faibles et tremblants. Ils ont peur. Hier, ils ont été pourtant les maîtres du monde. Alors, ils ne connaissaient pas d'entraves à leur volonté ! Le dessin de ce triptyque est magistral et sa couleur est peut-être encore plus riche que celle des Bréa.

De nombreux autres rétables ornent les églises des villes ou les chapelles de montagne de la région niçoise. Parmi eux, je tiens à vous signaler *la Danse macabre* de l'église paroissiale du Bar, entre Grasse et Vence.

Cette peinture anonyme représente une scène qui rappelle certaines œuvres de Breughel le Vieux ou de Jérôme Bosch. Des hommes et des femmes dansent une ronde endiablée. Des curieux entourent les danseurs et vont se mêler à la ronde. La mort les crible de flèches. Un jeune homme blessé tombe. Un diablotin, qui dansait sur sa tête, descend sur sa poitrine et s'empare de son âme. Pendant ce temps, un énorme diable retire un petit enfant de la bouche d'un autre mourant. C'est l'âme de cet homme qui vient d'expirer. A droite, un autre diable tient par les pieds une âme condamnée et la plonge dans les feux de l'enfer, figuré par la gueule enflammée d'un énorme dragon. Au-dessus de cet effrayant spectacle, on aperçoit l'archange Michel. Il tient une balance, dont l'un des plateaux porte une âme et l'autre le Livre de vie. Plus haut, le Christ apparaît au milieu des nues. Il étend son bras droit et montre le Livre où sont inscrites toutes les pensées et toutes les actions. En bas, à l'entrée de l'Enfer, un démon essaie au moyen d'un crochet de faire pencher de son côté le plateau qui porte l'âme dont il voudrait s'emparer.

L'artiste a inscrit au-dessous de son œuvre une « légende » composée de trente-trois vers provençaux servant à souligner la signification et la moralité de cette scène.

Phot. J. Giletta. PIERRE BOREL.

(1) Ce rétable se trouve aujourd'hui au musée Masséna, à Nice.

BRIANÇONNET. « RÉTABLE DE LA VIERGE PROTECTRICE » (XVI^e^ SIÈCLE).

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

UNE HISTOIRE DE JULES FERRY

Au terme d'une biographie de Jules Ferry (Flammarion), qui est une histoire sérieuse et complète du grand homme et de son époque, M. Maurice Reclus ne craint pas d'écrire : « Jules Ferry est l'un des trois ou quatre plus grands hommes d'Etat de l'histoire de France et le plus grand homme d'Etat de la Troisième République. » Il faudrait ajouter que c'est l'un des hommes qui ont affronté le plus de haines, et dont la vie a soutenu la plus implacable hostilité.

Si M. Reclus n'était pas un historien politique, il aurait pu se laisser aller à quelque roman de Jules Ferry, à tout le moins une vie romancée. L'enfance, à défaut de pittoresque — Ferry, fils de famille aisée et collégien exemplaire, n'a pas d'aventures dans ses primes années — montre des aspects paradoxaux : le pionnier de l'école laïque avait eu une jeunesse très chrétienne, entre une mère quelque peu mystique et une sœur qui passera sa vie dans les bonnes œuvres. Il est vrai que son père, libre penseur, se chargera d'orienter sa vie vers l'esprit républicain tel qu'on le concevait au siècle dernier. Et puis, si Jules Ferry avait jamais dû dévier de cette voie, la femme qu'il épousa à plus de quarante ans l'y aurait fait rentrer. Le roman de Jules Ferry comporterait deux chapitres d'amour. Le premier, c'est la passion contenue pour la femme de son ami Emile Ollivier, Blandine, la fille de Liszt, la sœur de Cosima Wagner. C'était à l'époque où le jeune homme faisait ses premières armes dans le groupe de l'opposition républicaine à Napoléon III. A Blandine Ollivier, touchante phtysique qui mourut bientôt, il dut un bel orage sentimental, dans une atmosphère d'art et de musique où les premiers fragments de *Tristan et Yseult* résonnaient sous les doigts de Wagner lui-même. La seconde passion fut encore plus vive. Ce fut celle qui le mit aux pieds d'Eugénie Risler, de la célèbre famille alsacienne des Kestner. C'était une descendante de Charlotte Buff, la Charlotte de *Werther*. Ferry lui écrivait : « Je serai tout ce qu'il vous plaira. » Elle consentit qu'il devînt son époux. Plus résolument « laïque » que lui, s'il est possible, c'est elle qui aurait écarté, dit-on, l'idée d'un mariage religieux, que Thiers conseillait prudemment. Ce refus devait être renouvelé, beaucoup plus tard, dans une occasion mémorable. Jules Ferry, tout à la fin de sa vie, fut candidat à la présidence de la République, lors de la démission de Grévy. Le pape Léon XIII, qui songeait déjà au ralliement, souhaitait le succès de cette candidature. Le nonce en avertit l'homme d'Etat français et lui offrit de rallier sur son nom les voix de la droite, à une condition seulement : c'était qu'il acceptât le mariage religieux, que le nonce fût venu célébrer clandestinement dans leur salon. M. et Mme Jules Ferry refusèrent. Il leur en coûta l'Elysée, Clemenceau faisant voter pour Sadi Carnot. Il y aurait ainsi, dans la vie de Jules Ferry, beaucoup d'épisodes où un échec est le prix d'une dignité intransigeante.

Ce bref chapitre sentimental mis à part, la vie de Jules Ferry n'en est pas moins une grande histoire politique : celle de l'un des fondateurs de la Troisième République, et peut-être de l'homme qui en a bâti les monuments les plus importants. Comment se fait-il donc que ce républicain fondamental, si l'on peut ainsi parler, ait reçu, au cours de sa vie et de son œuvre, tant d'insultes et d'outrages ? Il y en a maintes explications partielles. Beaucoup des choses qu'il a faites, notamment l'école laïque, devaient soulever contre lui des tempêtes. On a fait état aussi de son caractère cassant et de sa rudesse de Lorrain. Pour moi, je me demande si cet homme dont le nom même reste un symbole d'esprit avancé n'est pas essentiellement un tempérament réactionnaire.

Je m'explique, avant qu'on crie au paradoxe. J'entends par là une nature qui réagit, qui opère par acte défensif. Quand il construit, c'est pour réparer. Ce grand fondateur bâtit sur le terrain des revanches, après des défaites qu'il a encaissées d'abord. Rien en lui de l'insurgé qui se fait tuer sur la barricade. C'est par là que Clemenceau lui était foncièrement opposé, Clemenceau, dont toute la nature était d'impulsion révolutionnaire.

Le républicanisme de Ferry, avec tout ce qu'il doit au milieu natal et à l'éducation, est déterminé par le Deux Décembre. Comment évaluer les chances que la France a perdues, entre 1848 et 1851, de voir naître un régime populaire où la liberté n'eût pas été mise en défiance de l'autorité ? Le mal que le coup d'Etat a fait au moral civique de la nation est incommensurable à cet égard. C'est en réaction contre Napoléon III, et plus tard contre l'ordre moral, que Ferry devient homme de « gauche », alors qu'il est dans sa nature de construire l'Etat, non de le renverser. Il est, avant tout, un homme d'ordre. Il en a les qualités et les défauts.

On le voit bien en 1871. C'est Clemenceau qui est du côté de la Commune. Lui, il finira du côté des Versaillais, après que les communards auront bien failli l'écharper à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il dira de la répression versaillaise : « Libéral, juriste, républicain, j'ai vu ces choses, et je me suis incliné comme si j'apercevais l'épée de l'archange. » La tâche qu'il a assumée aux premiers mois de la République était la plus ingrate responsabilité : celle d'administrer Paris pendant le siège. Précurseur de nos ministres du Ravitaillement, il y gagna sa première impopularité, qui lui valut d'être appelé Ferry-Famine. On donnait le nom de pain Ferry au pain noir des assiégés.

Un fait beaucoup plus grave est le parti qu'il prend, en janvier 1871, quand la question se pose pour la France de continuer la guerre ou de capituler. On sait que Gambetta voulait la guerre à outrance. Ferry s'oppose à lui. Il écrit à son ami : « Tu es un grand patriote, un grand esprit, un grand cœur, mais tu as été une heure un grand étourdi. C'est l'heure où tu n'as pas compris qu'ayant mené la guerre jusqu'aux extrémités du possible il ne restait plus au parti républicain qu'à sauver la République, qui peut seule préparer la revanche. » C'était le parti que prenait Thiers, et, on l'a cru longtemps, celui de la sagesse. Cela est plus discuté aujourd'hui. Péguy a proclamé avec feu l'avis des historiens qui pensent qu'un sursaut de la France aurait retourné la fortune des armes. Quoi qu'il en soit, observons que le parti auquel se range Ferry lui fait prendre une attitude de vaincu. C'est dans le champ de la défaite qu'il va développer son action. De même qu'après avoir subi la tyrannie impériale il veut assurer la République sur de solides fondations spirituelles et fait la législation scolaire, de même, après avoir vu la France perdre l'Alsace, il se tourne vers les terres lointaines pour lui faire des provinces compensatrices, et c'est son œuvre coloniale. Dans la lignée de nos hommes d'Etat, il est de ceux qui travaillent à des récupérations sur une ligne de repli. Les précurseurs qu'on pourrait lui trouver dans l'ancien régime seraient ces rois qui consolident la France et l'agrandissent habilement, au sortir d'une grande épreuve : un Charles V, un Louis XI...

C'est une besogne où l'on est facilement incompris. Ferry, « le Tonkinois », en a fait l'expérience, sous les huées de la Chambre. Dans la séance mémorable du 30 mars 1885, où Jules Ferry tomba sous les coups acharnés d'une coalition de la droite et de la gauche, on a pu voir à quel point la passion et la mauvaise foi parlementaires peuvent méconnaître un grand homme d'Etat républicain. M. Maurice Reclus le souligne avec justesse : « Ferry n'avait qu'un mot à dire pour faire taire cette meute ; il lui suffisait d'annoncer le traité qui devait être signé peu de jours plus tard avec la Chine et qui nous installait au Tonkin. Mais un homme d'Etat ne parle pas des opérations diplomatiques qui sont en cours. »

Cela a valu à Jules Ferry d'être poursuivi, des années durant, par l'opinion ameutée, comme un mauvais Français. Il y a de l'héroïsme civique dans cette grande vie. Le fondateur de la Troisième République a reçu d'elle bien des injures pour tout ce qu'il lui a donné.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

ABISAG — LA FÉE

Dans le concours des jeunes compagnies qui vient de se clore, il y a lieu de réserver une place particulière à la troupe des Crispins, rattachée à l'Atelier d'art dramatique, sous la direction de MM. Julien Bertheau et Jean-Jacques Daubin. Il s'agit là non pas d'un ensemble de hasard, formé d'individualités plus ou moins touchées de la foi, mais d'un groupe cohérent, acquis à une discipline valable. Comme le choix des Crispins s'est, d'autre part, porté sur une œuvre d'un réel intérêt, due à un auteur de talent, on a plaisir à saluer leur effort, en exprimant l'espoir qu'il sera poursuivi.

Les six actes d'*Abisag* ont été tirés par M. Pierre Barbier d'un roman que M. Alexandre Arnoux a intitulé, plus au long, *Abisag ou l'église transportée par la foi*. Cet ouvrage, publié au lendemain de l'autre guerre, commença de répandre le nom de son auteur, alors inconnu. Dans une sorte de vaste symbole qui lui permettait de donner libre cours à sa fantaisie poétique, M. Alexandre Arnoux tendait à démontrer qu'une petite équipe, si faible soit-elle, peut, lorsqu'elle est animée de la foi, soulever des montagnes, voire, en l'occurrence, transporter une église d'un lieu à un autre. A cet effet, il imaginait, dans un vague moyen âge, l'arrivée des Sarrasins dans une ville aussitôt mise à feu et à sang. En vain, le sonneur Melchior, apercevant les bateaux pirates sur la mer, veut prévenir ses concitoyens en sonnant le tocsin. Ceux-ci ont le cœur trop dur et, claquemurés dans leur égoïsme, refusent d'entendre. Seule, une femme arrive dans le clocher, la veuve de Palamède ; mais c'est la crainte qui la possède, non la foi, et elle se précipitera de la haute tour.

M. Pierre Barbier a très intelligemment suivi la progression dramatique du roman, tout en l'adaptant à la scène, et reste d'un bout à l'autre fidèle à l'esprit du livre. Ainsi nous montre-t-il Melchior resté seul avec la cloche, dite « Rusticule », et lui parlant, tandis que celle-ci prend forme humaine sous la figure d'une femme au visage de bronze. Melchior, épouvanté par le carnage qu'il aperçoit de son perchoir sacré, veut fuir, mais il se refuse à abandonner ces vieilles pierres, auxquelles il se sent profondément attaché. Rusticule lui conseille alors d'en appeler au « peuple de l'église », qui se compose des statues de l'édifice. Melchior s'y résout, et l'on voit s'animer les rois

David et Salomon, Abisag la Sulamite, un chèvre-pied de chapiteau, vierge sage, vierge folle, et jusqu'aux monstres des gargouilles. Les Crispins ont composé avec beaucoup de goût et un heureux sens décoratif le tableau où le « peuple de l'église », d'abord hiératique et figé, peu à peu s'éveille et discute la proposition du sonneur. Il y a, à cet endroit, un courant de dialogue où le burlesque est étroitement mélangé à l'élan mystique et qui donne le ton de la pièce. Finalement, les statues animées préfèrent réintégrer leur forme pétrée, mais trois d'entre elles, qui représentent Salomon, Abisag et le chèvre-pied, acceptent de suivre le sonneur, et nous assistons à leur rude exode, qui durera cinq ans, et qui explique suffisamment l'interdit opposé par les Allemands quant à la représentation de la pièce durant l'occupation.

Plusieurs tableaux nous montrent ensuite le découragement qui s'empare des exilés au cours de leur longue épreuve, leurs hésitations et l'usure progressive de leurs forces. Abisag est un moment sur le point de se laisser séduire par un chevalier vagabond en quête d'un royaume. Salomon lui-même est pris de scepticisme, tandis que le chèvre-pied cède à son naturel frivole. Mais Melchior les galvanise, malgré sa fatigue. Sa foi triomphera finalement, et le « peuple de l'église » rejoindra, au dernier tableau, la troupe fidèle qui n'a jamais douté.

La réalisation de cette pièce, de la plus noble inspiration, et qui évoque parfois le meilleur Claudel — celui de *l'Annonce faite à Marie* — présentait de grandes difficultés. Si la jeune troupe des Crispins en a triomphé, c'est qu'elle a apporté, tant à la mise en scène qu'à l'interprétation, la même foi que les héros du drame. Le rôle du sonneur, qui eût écrasé un acteur moins convaincu, a été tenu avec une flamme infiniment sympathique par M. Jean Gascon. Je ne connais, sais pas ce jeune artiste, qui, sur une scène régulière, me semblerait promis à un bel avenir. M^lle^ Janine Mostovoy s'est acquittée avec grâce du personnage d'Abisag, et je dois signaler encore MM. Jean Loiseau, Christian Asse et Jean Vinci. A noter que les Crispins ont exécuté eux-mêmes les costumes et que, malgré la dureté des temps, ceux-ci ne paraissaient ni ridicules ni même pauvres, mais ingénieux et chantants à l'œil.

En vérité, un spectacle de cette qualité justifie à lui seul le concours des jeunes compagnies, et *Abisag* mériterait les honneurs d'un spectacle régulier.

Je ne m'étais pas rendu sans inquiétude au théâtre des Capucines, qui annonçait *la Fée,* de François Molnar, dans une adaptation de MM. Jertal et Adorjan. Si *Liliom,* du même auteur, constituait, au théâtre Agnès-Capri, un spectacle toujours intéressant, il le devait, pour une grande part, à la virtuosité de la compagnie Grenier-Hussenot. Hélas ! *la Fée,* comme je le redoutais, non seulement ne bénéficie pas d'une interprépation aussi brillante, mais son texte est terriblement décevant. Ce n'est pas la faute des adaptateurs, qui ont, bien sûr, fait de leur mieux, mais, quoi ! *la Fée,* dont le thème eût pu prêter à une pièce charmante traité par un Giraudoux, se ressent terriblement d'une lourdeur dont les écrivains d'Europe centrale ne savent pas assez se dégager quand la poésie ne vient pas à leur secours. Nous voulons bien que l'aimable Lou berne un richissime financier yankee au bénéfice d'un maître d'hôtel qui a su toucher son cœur ; nous acceptons même qu'elle fasse, sans le connaître, la fortune d'un avocat sans causes, à la barbe mosaïque. Il y a dans tout cela les éléments d'une aimable fantaisie que le dialogue, par malaventure, ne soutient pas comme on le voudrait. Que dites-vous de ceci : « Pour rester un homme de cœur, il faut savoir dîner de fromage de tête » ? Les répliques de cet ordre abondent dans *la Fée,* qui pourra connaître un certain succès de public sans rien ajouter à la gloire de son auteur.

Au service de cette laborieuse facétie, M. Marcel Vallée apporte des dons comiques un peu trop appuyés, et M^lle^ Eliane Charles, des avantages qui font parfois oublier ce qu'il lui faut bien dire.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

CARNEGIE HALL

Carnegie Hall est le nom d'une salle de concerts de New York, fondée en 1891, et, si l'on ne saurait dire que le film en retrace l'histoire, du moins il évoque quelques aspects de son existence depuis le concert inaugural, dirigé par Tchaïkovsky en personne. Il serait fastidieux d'énumérer les chefs d'orchestre et les solistes, chanteurs ou instrumentistes, qui viennent successivement donner un échantillon de leurs talents. Disons simplement que jamais programme ne fut plus abondant (plus de deux heures sans interruption) et jamais affiche plus éclatante. Les mélomanes n'auront plus l'occasion d'entendre à quelques minutes d'intervalle Bruno Walter et Stokowski diriger l'Orchestre philharmonique de New York, le violoniste Jascha Heifetz, le violoncelliste Piatigorsky et le pianiste Arthur Rubinstein exécuter, l'un après l'autre, leurs morceaux de bravoure, chanteurs interpréter les airs les plus célèbres. Seul, le film, par ses capacités de reproduction, peut supporter les frais d'un tel « plateau ».

Dans une des scènes de « Carnegie Hall », le maître Bruno Walter conduit l'orchestre philharmonique de New York.

Ainsi se trouvent réunis le maximum d'éléments attractifs qui peuvent convaincre le passant de pénétrer dans la salle où se projette *Carnegie Hall.* La question est de savoir si, du même coup, sa satisfaction est assurée. La richesse n'est pas la seule qualité du programme, et, poussée à l'excès, elle devient même un défaut. Il convient, en effet, qu'une certaine harmonie — fondée tantôt sur la similitude, tantôt sur le contraste — règne entre les morceaux qui se succèdent pour que les résonances qu'ils éveillent en nous s'épaulent, au lieu de se détruire mutuellement.

On ne peut dire que ce soit ici le cas. Nous sommes cahotés, sans répit, de la musique classique à la musiquette populaire, et du jazz au mouvement symphonique. *O sole mio* succède à la chanson à boire de *Don Juan,* une *Polonaise de Chopin* à *la Mort du cygne,* de Saint-Saëns, et la *Rhapsodie de la 57^e^ Rue,* composée tout exprès pour le film, au prélude des *Maîtres Chanteurs.* On a beau nous expliquer que, pour augmenter l'authenticité des scènes, les réalisateurs ont tenu à les photographier sur place, que Carnegie Hall fut lessivé et repeint aux frais de l'écran pour retrouver son éclat rutilant d'antan et que les vingt-six célébrités internationales et les cent trois musiciens de l'Orchestre de New York se retrouvèrent ainsi dans leur cadre habituel : même aux Etats-Unis, plus de goût doit présider à l'élaboration d'un programme de concert. Un seul mot convient pour qualifier celui-ci : pot-pourri. Par ailleurs, la camera semble exercer des ravages sur quelques virtuoses qui se croient obligés d'abandonner leur simplicité pour un certain cabotinage.

J'ai jusqu'ici parlé de *Carnegie Hall* comme si ce n'était que l'enregistrement de musique de concert. Il y a là, de ma part, une inexactitude légère et volontaire à la fois. Les auteurs ont, en effet, intercalé entre chaque morceau un épisode de la vie d'un personnage imaginaire et symbolique : une femme qui appartient à l'administration des concerts et qui identifie sa vie avec celle du bâtiment où elle travaille. Est-ce une concession à la tradition selon laquelle un film ne peut se passer d'un scénario romancé ? Dans ce cas, il est regrettable que ce scénario soit aussi puéril et aussi totalement dépourvu d'intérêt. Est-ce une manière de ménager un repos (je n'oserai dire une transition) entre deux fragments symphoniques ? Alors, il n'aurait pas été difficile de choisir des images moins agressivement insignifiantes.

Pourtant, en dépit de toutes les critiques qu'il mérite, *Carnegie Hall* est un film très important, et les historiens futurs de l'art cinématographique en parleront peut-être encore alors que beaucoup d'œuvres d'une bien plus grande valeur artistique seront oubliées. La raison en est uniquement technique.

Carnegie Hall, en effet, a été enregistré selon un nouveau procédé, dérivé du radar, qui possède à peu près l'amplitude de notre oreille. L'effet est saisissant. La musique retrouve le volume que nous lui connaissons au concert. Entendre Lily Pons chanter l'air des Clochettes de *Lakmé* stupéfie : jamais un écran (ou, plus exactement, le haut-parleur caché derrière) n'avait émis des sons de cette hauteur et de cette pureté. Ajoutez que l'amplification que donne le micro, sans nuire à leur timbre, leur confère une force surnaturelle.

Voilà donc le cinéma doté d'un instrument nouveau ou, du moins, d'une qualité supérieure à tout ce qui était connu. L'expérience est concluante. Reste à attendre qu'il en fasse un bon usage.

SEP 4 1947

PETITES CHRONIQUES

REPRISE D'UNE TRADITION

Renouant avec une tradition interrompue par les événements depuis soixante-quinze ans, la Société française d'archéologie vient de se rendre en zone française d'Allemagne pour y renouer des contacts, à l'occasion d'un congrès, avec les provinces du Sud.

Au cours d'une réception donnée à Baden-Baden à l'occasion de ce voyage, le général Kœnig tint à tirer les enseignements de cette visite.

« Il ne s'agit plus seulement d'étudier ou de reconstituer, dit-il notamment, il faut à notre tour imaginer, construire, bâtir, en un mot, créer. La France occupante ne sera vraiment estimée qu'à cette condition. A cette condition seulement elle restera fidèle à sa mission créatrice. Notre pays possède assez d'artistes de grand talent pour faire face à une charge aussi haute. »

Le général Kœnig a insisté, en terminant, sur les efforts faits par ses collaborateurs ; efforts couronnés de succès, on le sait, qui font que le rayonnement de la France imprègne les populations allemandes de l'Ouest.

LE GRAND PRIX DE ROME DE MUSIQUE

Des deux favoris de ce concours où s'affrontaient cinq candidats, Grégoire Krettly, déjà nanti d'un Second Grand Prix, semblait devoir l'emporter. Or, c'est à Jean-Michel Damase (une extraordinaire nature de musicien, nous a confié Florent Schmitt) qu'échut la récompense suprême, Krettly a-t-il fait erreur en tirant de cette paraphrase de *la Belle au Bois dormant* une manière de petit opéra-comique ? Nous le pensons d'autant moins que sa cantate, menée dans un rythme preste, avec le sens le plus juste de la déclamation vocale et du mouvement scénique, témoigne d'un métier solide, toujours dominé par le jaillissement musical.

Jean-Michel Damase n'a que dix-neuf ans : son extrême jeunesse, au dire de quelques-uns, lui eût permis d'attendre. Pourtant, comment n'être pas conquis — tout esprit hiérarchique aboli — par la fraîcheur musicale, l'invention mélodique constante, le charme piquant des acidités que l'oreille exercée du compositeur adolescent lui fait choisir avec tant de tact et de goût ? Damase croit à l'harmonie, mais sait lui donner une parure neuve et personnelle. Et n'est-ce pas merveille que d'avoir embaumé d'un tel parfum d'archaïsme poétique le texte de M. Paul Arosa ?

Voilà bien de quoi expliquer la détermination du jury, qui a détaché du concours un candidat aussi précocement, aussi exceptionnellement doué que Jean-Michel Damase.

Un second prix est allé à Mlle Garty, une mention à M. Delerue, deux candidats diversement pourvus de qualités ; le Second Grand Prix, non attribué, reste acquis à Grégoire Krettly. Nous ignorons s'il voudra tenter encore l'épreuve, mais qu'il se console : Pierné et Messager trouveront en lui un de leurs continuateurs.

L. MAURICE-AMOUR.

BIBLIOGRAPHIE

Sens plastique

M. Malcolm de Chazal vient de publier à la General Printing and Stationery Co., Port-Louis, île Maurice, un ouvrage philosophique fort intéressant qu'il a intitulé *Sens plastique*. Parmi les théories nouvelles, dont certaines sont révolutionnaires, que l'auteur soumet au lecteur, il importe d'en signaler une qui sert de base à tout l'ouvrage : M. Malcolm de Chazal considère qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la nature et l'homme, et que toutes les formes du corps humain, toutes les expressions du visage et jusqu'à ses sentiments sont inscrits dans les plantes, les fleurs et les fruits, et avec encore plus de force chez l'animal. L'auteur cherche donc à prouver que l'homme n'a pas seulement été fait à l'image de Dieu, mais que la nature a été faite à l'image de l'homme. Cette analyse, trop rapide, fait comprendre toute l'originalité de ce livre et l'intérêt que l'on peut avoir à le lire.

Histoire

Bien que le colonel Goutard, auteur de ce livre : *le Corps expéditionnaire français dans la campagne d'Italie 1943-1944* (Charles-Lavauzelle et Cie, édit.), prenne soin, dans son avertissement au lecteur, de souligner le caractère militaire de son étude, celle-ci n'en est pas moins à la portée de tous. L'auteur s'est proposé, avec raison, de bannir toute grandiloquence, « la grandeur des *gestes* d'Italie se suffisant à elle-même ». Et, comme il le dit si bien, « il a pensé que le monument le plus beau à élever à la mémoire de ses camarades tombés en Italie devait être aussi le plus vrai et le plus simple ».

Présenté par le général Juin, dont on sait la part prépondérante dans la conception de la manœuvre qui aboutit à la victoire décisive de Rome, préfacé par le général de Monsabert, commandant à l'époque la glorieuse 3e division d'infanterie algérienne, ce récit saisissant démontre comment le corps expéditionnaire français, en huit mois de combats héroïques, réussit à reconquérir magistralement le prestige passé de l'armée française.

Depuis le regretté Lenôtre, l'histoire de la Révolution française a fait de grands pas, et tous les auteurs, s'inspirant de sa méthode, s'attachent à étudier la « petite histoire » qui

Illustration de L. Rousselot pour la Cavalerie de la maison du Roy, *par le commandant de Montergon.*
(Editions du Centaure, M. Delaveau.)

permettra, un jour, de refaire la grande histoire de la Révolution française, laissant loin derrière elle celle de Thiers, qui fit les délices de notre enfance. Gérard Walter nous trace la curieuse existence d'*Hebert dit le Père Duchesne* (Ed. Janin), dont le journal, « bougrement patriotique », conquit le succès par ses invectives contre le trône et l'autel. Jules Mazé, de son côté, a voulu nous faire vivre *Sous la Terreur* (Hachette), dans l'ombre des Manuel, des Maillard, des Danton, des Fouquier, des Robespierre et de quelques autres, qui, après avoir fait périr des milliers d'innocents, portèrent, à leur tour, leur tête sous le fatal couperet.

La biographie de *Hoche* (Hachette), due à M. André Fabre, nous console de ces turpitudes. Le brillant général mourut, voici cent cinquante ans, après avoir fait honneur jusqu'au bout à sa devise *Res non verba*, devise qu'aurait pu aussi prendre *Monsieur Emery* (Bonne Presse), dont le chanoine Leflon nous trace la pieuse existence, en deux gros volumes. Homme de prière et de pénitence, aussi savant que ferme dans ses principes, Emery, sous la Révolution comme sous le Directoire, sous le Consulat comme sous l'Empire, fut un grand serviteur de la France.

La Nouvelle Religion

Le titre de ce livre en dit imparfaitement le contenu. Sans doute le général Bagulesco, ancien ambassadeur de Roumanie au Japon, en 1941, ambitionne-t-il de créer une religion qui serait avant tout une religion sociale, mais ce qu'il faut retenir de ces deux volumes remarquablement imprimés par l'éditeur Jean Vitiano (rue Chauchat), c'est que la guerre demeure « le péché originel ». Les conflits ne profitant aujourd'hui ni au vainqueur ni au vaincu, il faudra que les nations pacifistes, réunies en un parlement des nations (l'O. N. U.), interviennent avec force pour arrêter, dès le début, toute nouvelle conflagration. De plus, en face des deux blocs, russe et américain, il doit exister un bloc puissant des petites nations qui contrebalancera heureusement l'influence de l'un comme de l'autre. La *Nouvelle Religion*, du général Bagulesco, veut, surtout, être une religion de la paix. Dans ce sens, il a raison.

La Fontaine aux trois miracles

Des presses du « Moulin de Pen-Mur », à Paris, vient de sortir une édition de luxe de *la Fontaine aux trois miracles*, de Charles Kunstler. Ce fort beau livre, qui a été tiré à 500 exemplaires, tous numérotés, est illustré de vingt-cinq lithographies originales en deux tons de Perraudin, dont le talent a su traduire par l'image toute la puissance du texte. La fontaine aux trois miracles jaillit du sol au pied d'une abbaye fondée, dit-on, au temps de Brunehaut ; c'est une fontaine miraculeuse, qui guérit tous ceux qui ont la foi, par l'intercession de saint Gengoul, patron du pays qui s'étend entre Dijon et Langres. C'est la vie de ce saint qui nous est racontée par Kunstler... Est-il besoin d'en dire plus ?

Elle est suivie de deux autres.

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

25 JUILLET

15 h. : (A) N. B. C. Symph. Orchestra. — 18 h. 40 : (F N) Musique de chambre contemporaine. — 20 h. 40 : (S) Richard Strauss dirige ses œuvres. — 20 h. 50 : (F N) *On ne badine pas avec l'amour* (Pierné). — 21 h. 45 : (M C) Musique légère (Strauss, Meyerbeer). — 22 h. : (P) Musique de chambre.

26 JUILLET

12 h. 15 : (P) Chansons populaires (orch. et chœurs). — 17 h. 30 : (B) Musique de chambre. — 21 h. : (I Ro) (Rossa) *la Rondina*, de Puccini. — 21 h. (M C) Orchestre opéra Monte-Carlo. — 22 h. : (P) Orchestre phil. tchèque, direction Kubelick.

27 JUILLET

9 h. : (F N) Musique ancienne (Frescobaldi, Bach). — 9 h. 30 : (B) Musique variée. — 11 h. : (F N) Plaisir de la musique. — 11 h. 15 : (S) Beethoven, Haendel, Schubert. — 12 h. 08 : (B) Concert symph. (Berlioz, Gounod, Bizet). — 15 h. : (B) Concert symph. (Richard Strauss). — 17 h. : (S) Musique de chambre (Mozart). — 19 h. 15 : (F P) Airs italiens, par Giovanna Vitale. — 22 h. : (P) Concert symph. (musique russe).

28 JUILLET

9 h. 10 : (B) Mozart. — 13 h. 30 : (S) Quatuor Fauré par le quatuor Calvet. — 14 h. : (B) Musique de chambre (Schumann). — 16 h. 30 : (S) Concert symph., direction Appia. — 19 h. : (B) Liadow, Debussy, Ravel. — 20 h. 15 : (I Mi) (Azzurra). Concert symph. direction Klemperer. — 20 h. 30 : (F P) Concert symph. (Beethoven, Saint-Saëns, Borodine). — 20 h. 55 : (S) *Ciboulette*, opérette de R. Hahn. — 22 h. : (F P) Lettres noblesse musique française.

29 JUILLET

12 h. : (F N) Musique de chambre (Debussy, Glazounow). — 13 h. 30 : (S) Bach. — 14 h. : (B) Musique de chambre ancienne. 14 h. 30 : (F N) Kartun (Chabrier, Ravel, Fauré). — 20 h. : (I Ro) (Azzurra), *la Rondina*, de Puccini. — 20 h. 37 : (M C) Festival de Salzbourg (*Noces de Figaro*). — 21 h. 50 : (P) Concert symph.

30 JUILLET

13 h. 20 : (M C) Concert varié. — 14 h. 05 . (F P) Concert varié (Purcell, Schubert, Chopin). — 18 h. 40 : (F N) Beethoven, Haendel, Mozart. — 19 h. : (B) Chœurs belges (Cherubini, Debussy, Fauré). — 20 h. : (B) Concert symph. (Bach, Wagner, Strauss). — 20 h. 37 : (M C) *Noces de Jeannette* (V. Massé).

31 JUILLET

12 h. 55 : (S) Concertos de Mozart. — 13 h. : (F N) Belles pages d'Audran. — 14 h. : (B) Musique de chambre (Haydn, Mozart). — 15 h. 45 : (P) Musique de chambre ancienne. — 19 h. : (P) Chants populaires tchèques. — 20 h. 15 : (F N) Concertgebouw d'Amsterdam (Rossini, Beethoven). — 21 h. : (M C) Orchestre opéra M. C. (Rameau, Mozart, d'Indy). — 22 h. 15 : (F I) Histoire musicale de violon. — 22 h. 45 : (F P) Musique belge contemporaine.

Tous les jours : 10 h. : (F I) Une heure de musique classique. — 15 h. 45 : (A) Columb. Symph. Orchestra.

Voir tableau des longueurs d'ondes dans le numéro du 12 juillet.

LA LIAISON AÉRIENNE FRANCE-MARTINIQUE

Le 5 juillet dernier, à 4 h. 15, l'hydravion Latécoère-631 *Guillaumet* décollait de l'étang de Biscarrosse pour effectuer son premier vol d'étude sur l'itinéraire France-Martinique. L'appareil arrivait à Port-Etienne le lendemain à 13 heures et, le surlendemain, amérissait à Fort-de-France à 10 h. 30. Si les conclusions que les experts ont tirées de ce premier voyage sont pleinement satisfaisantes, la liaison commerciale Biscarrosse-Fort-de-France pourra être assurée en trente heures. Quarante-cinq passagers avaient pris place à bord de l'appareil pour ce premier vol. Parmi eux se trouvaient MM. Max Hymans, secrétaire général de l'aviation civile et commerciale, et Jacques Moutet, directeur du cabinet du ministre de la France d'outre-mer.

Le *Guillaumet* est du même type, amélioré, que l'infortuné *Lionel-de-Marmier*, qui avait dû interrompre son voyage en Amérique du Sud par suite de la rupture d'une pale d'hélice en plein vol.

PETITES CHRONIQUES

(Suite.)

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Et encore le puzzle des loyers

« Si cette histoire nous ennuie !... » On nous avait annoncé et promis, pour l'avril de cette année — comme cadeau printannier — la dernière loi sur les loyers, la loi complète et définitive attendue depuis quelque trente ans, la bonne loi qui conciliera tous les intérêts, qui rapprochera propriétaires et locataires. Et, cette loi, nos modernes Solons l'avaient déjà mise sur chantier.

Désenchantement. La montagne au travail a enfanté une souris. Une fois de plus le remède a été remplacé par le palliatif ; la solution par l'expédient. La loi du 28 mars 1947 (1) peut être tenue pour un avortement en ce que, sans trancher le fond, elle se borne à déplacer l'obstacle, substituant, par une nouvelle prorogation, à l'échéance du 1er avril 1947 celle du 1er août, en attendant mieux. Par ailleurs, triturant de nouveau une matière fatiguée, elle contient un certain nombre de dispositions dites provisoires, relatives, d'une part, au maintien du locataire dans les lieux qu'il occupe; d'autre part, au droit de reprise du propriétaire, en s'efforçant d'établir entre ces deux intérêts antagonistes un équilibre précaire.

A. *Maintien du locataire dans les lieux.* — Ne peuvent y prétendre : 1° les personnes qui, hors le cas de motif légitime, n'occupent pas effectivement les lieux loués, soit par elles-mêmes, soit par des membres de leurs familles ou des commensaux; 2° les personnes ayant plusieurs habitations. Celles-ci n'ont droit au maintien que pour le siège de leur principal établissement, sauf dans l'un des deux cas suivants : obligation professionnelle ou occupation des locaux en excédent par le conjoint, les ascendants ou descendants (art. 3). Dans les villes sinistrées, où le nombre des immeubles inutilisables est supérieur au quart de ceux qui existaient avant la guerre, le droit au maintien est étendu à tout occupant de bonne foi (art. 7).

B. *Droit de reprise du propriétaire.* — Ce droit est accordé au propriétaire de nationalité française qui, à l'expiration de la jouissance du preneur (ce que la loi ne dit pas, mais ce qui va de soi), veut occuper les lieux, soit par lui-même, soit comme il est dit ci-dessus; mais ce sous la triple condition : 1° qu'il ait acquis l'immeuble avant le 2 septembre 1939 (date de la déclaration de guerre); 2° qu'il n'ait pas d'autre habitation correspondant à ses besoins personnels ou familiaux normaux; 3° que son occupation soit tenue pour suffisante dans les termes de l'ordonnance du 11 octobre 1945 (2).

Toutefois, le droit de reprise ne peut être opposé au locataire qui se trouve lui-même dans l'un des cas suivants : chef d'une famille d'au moins trois enfants vivant (ajoutez : habituellement) avec lui; âgé de plus de soixante-cinq ans; maladie ou infirmité grave. Il en va de même quand une des personnes vivant habituellement avec lui appartient à l'une de ces trois catérogies. Il est encore entendu qu'une famille ne peut être dépossédée au profit d'une famille moins nombreuse (art. 4).

L'exercice du droit de reprise est subordonné à un préavis de six mois signifié par acte extrajudiciaire (art. 5). Le propriétaire qui n'aura pas effectivement occupé les lieux repris dans les six mois du départ du locataire, et ce pendant une durée d'au moins trois ans, est déchu de tout droit de reprise ultérieur. Il est en outre passible d'une amende civile (3) de 3.000 à 300.000 francs et tenu, sans que le preneur ait à justifier d'un préjudice (disposition exorbitante du droit commun) au paiement d'une indemnité représentant de une à cinq années de loyer, ou bien à subir la réintégration du locataire; le tout sauf cas fortuit ou de force majeure (art. 6).

Ce régime doit nous conduire jusqu'au mois d'août ; qu'en adviendra-t-il alors ?

Nous n'en sommes encore qu'au cent vingt-huitième texte...

P.-L. R.

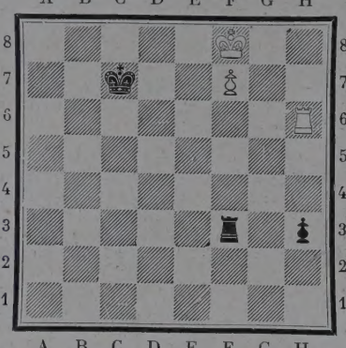
(1) Prorogeant, modifiant et complétant la législation réglant les rapports des bailleurs et locataires de locaux d'habitation ou à usage professionnel.

(2) Voir pour l'étude de ce texte, dans notre numéro du 22 mars 1947 : « un Pas vers l'éviction immobilière ».

(3) Par opposition à l'amende pénale.

LES ÉCHECS (N° 31)

Solution de l'étude n° 32, par Regedzinsky. Swiat Sachowy 1927.



Les blancs jouent et gagnent.

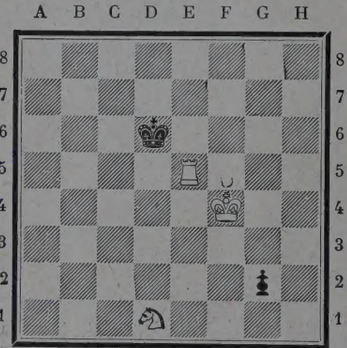
1. Rf8-g7 ou g8 (1), Tf3-g3†. — 2. Rh8!, Tg3-f3. — 3. Th6-h7 ! (2), Rç7-b6 ! (3). — 4. Rh8-g8, Tf3-g3†. — 5. Rg8-f8 ! (4), Rb6-ç6 (5). — 6. Rf8-é7 ! (6), Tg3-é3†. — 7. Ré7-f6, Té3-f3†. — 8. Rf6-g7, Tf3-g3†. — 9. Rg7-h8, Tg3-f3. — 10. Rh8-g8 !, Tf3-g3†. — 11. Th7-g7 !!, Tg3×g7† (7). — 12. Rg8×g7, h3-h2. — 13. f7-f8 : D, h2-h1 : D. — 14. Df8-a8† et 15. Da8×h1 gagne.

Commentaires : (1) 1. Th6-h4 ? ne gagnerait pas : 1. ..., Rç7-d7 !. — 2. Th4-d4†, Rd7-é6. — 3. Td4-é4†, Ré6-f5. — 4. Té4-é3, Rf5-g4 (menace 5. ..., Tf3×f7. — 6. R×T, h3-h2 nulle, la tour blanche devant se sacrifier prochainement). — 5. Té3×f3, Rg4×f3. — 6. Rf8-g7 ou é7, h3-h2. — 7. f7-f8 : D†, Rf3-g2 nulle. De même si 1. Th6-h8 ? ou h7 ?, Rç7-d7 ! nulle. — (2) Menace de faire dame avec échec à la découverte par la tour, soit 4. f7-f8 : D† gagne. — (3) Le roi noir doit choisir soigneusement sa case de fuite. Sur 3. ..., Rç7-d7 ou b7 suivrait 4. f7-f8 : D† gagne. Ou sur 3. ..., Rç7-d6, d8, ç8, b8 suivrait 4. Rh8-g8, Tf3-g3†. — 5. Th7-g7 ! et les blancs gagnent parce que leur pion fait dame avec échec. Ou sur 3. ..., Rç7-ç6 suivrait 4. Rh8-g8, Tf3-g3†. — 5. Th7-g7 ! texte. La case b6 est la seule où le roi noir n'ait à craindre aucune des éventualités précédentes : promotion du pion blanc avec échec, ou prise de la dame noire h1 par un échec en enfilade de la dame blanche sur a8. — (4) Menace 6. Th7-h8 suivi de 7. Rf8-é7 ou g7 gagne. Par exemple si 5. ..., Tg3-é3. — 6. Th7-h8 !, Rb6-ç6. — 7. Rf8-g7, Té3-g3†. — 8. Rg7-f6, Tg3-f3†. — 9. Rf6-é7, Tf3-é3†. — 10. Ré7-d8, Té3-d3†. — 11. Rd8-ç8, Td3-a3. — 12. Th8-h6†, Rç6-d5. — 13. Th6×h3 !, Ta1-a8† (13. ..., Ta3-a7. — 14. Th3-f3, Rd5-ç6. — 15. Tf3-f6† et 16. f7-f8 : D gagne). — 14. Rç8-d7 (menace 15. Th3-f3) 14. ..., Ta8-a7†. — 15. Rd7-é8 gagne aisément. — (5) La menace expliquée dans la note 4 ne peut être parée que par la venue du roi noir en d7, en réponse à Th7-h8. Mais si 5. ..., Rb6-ç7. — 6. Rf8-é7 (et non 6. Th7-h8 ?, Rç7-d7 ! nulle) 6. ..., Tg3-é3†. — 7. Ré7-f6, Té3-f3†. — 8. Rf6-g7, Tf3-g3†. — 9. Rg7-h8, Tg3-f3. — 10. f7-f8 : D† gagne. — (6) Et non 6. Th7-h8 ?, Rç6-d7 ! nulle. — (7) Si 11. ..., h3-h2. — 12. f7-f8 : D, Tg3-g1 (12. ..., h2-h1 : D. — 13. Df8-a8† et 14. D×D). — 13. Df8-f3† gagne, car si 13. ..., Rç6-ç5 ou b5. — 14. Df3-h5† et ×h2. — Ou si 13. ..., Rç6-d6. — 14. Df3-f4† et ×h2. — Ou si 13. ..., Rç6-b6. — 14. Df3-f2† et 15. T×T. — Ou si 11. ..., Tg3-f3. — 12. f7-f8 : D, T×D†. — 13. R×T et 14. Tg7-h7 gagne.

Vient de paraître (l'Echiquier, Bruxelles) : *Dame contre Tour et Cavalier*, par Henri Rinck et Louis Malpas. Une brochure de 37 pages.

On croirait difficilement à priori qu'un tel finale puisse parfois requérir des finesses de jeu. Les deux auteurs nous donnent magistralement la preuve du contraire. Voici une étude extraite de cet opuscule.

Etude n° 33, par Henri Rinck.
Basler Nachrichten, *1er décembre 1945.*



Trait aux noirs. Les blancs font nulle.

Paul Keres a enlevé le championnat de l'U. R. S. S. pour 1947. Botwinnik n'y participait pas.

Le championnat du monde n'ayant pu être organisé, il aurait été décidé que le titre reviendrait au docteur Max Euwe (Hollande), le seul joueur vivant ayant déjà été champion du monde.

André Chéron.

PHILATÉLIE

UN TIMBRE DE GAULLE ?

Il n'y a pas eu en 1944-1945 de timbre officiellement émis à l'effigie du général de Gaulle, et seule la croix de Lorraine, emblème de la Résistance, apparaît sur le type *Marianne* imprimé à Londres (1945) et sur les petites valeurs *écu et chaîne brisée* de la série 1945-1946.

Certains philatélistes regrettent de ne pouvoir mettre dans leur collection au moins un timbre qui reproduise les traits de l'homme du 18 juin.

Mais deux fiches de consolation leur sont offertes. Il existe deux vignettes « de Gaulle », qui, pour ne pas être d'origine officielle, ont cependant une valeur historique indiscutable.

La première en date vit le jour dans la région de Lyon à la fin de 1943. Il s'agissait d'une imitation du type Pétain alors en cours, le 1 fr. 50 brun : l'effigie était remplacée par celle de de Gaulle et un monogramme « R F » corrigeait la légende « Postes françaises ». Cette vignette fut imprimée par feuillets de neuf exemplaires et se vendit sous le manteau ; certaines circulèrent même sur des lettres comme affranchissement normal. Cette courageuse fantaisie fut, dit-on, l'œuvre d'un imprimeur lyonnais.

La seconde est une vignette bleue sans valeur faciale, montrant l'effigie du général, de face et portant la légende *Poste spéciale, F. F. I.-M. L. N.* Elle ne fut employée qu'à Paris en 1944, pendant l'interruption du service postal, du 19 au 24 août, avec un exemplaire du 1 fr. 50 Pétain surchargé d'une épaisse croix de Lorraine. On affranchissait ainsi les lettres qui étaient transportées par le service de liaison militaire des F. F. I.

Après la libération, un certain nombre d'enveloppes munies des deux figurines furent vendues officiellement au profit d'œuvres de bienfaisance. Ainsi que le timbre lyonnais, cette vignette mériterait donc de figurer à sa date dans les collections françaises.

OFFRE DE CONCESSION

EAUX D'OREZZA (CORSE)

Source thermale d'OREZZA (CORSE), située à 450 mètres d'altitude en pleine châtaigneraie. Station climatique d'été. Eaux ferrugineuses, manganésifères, carbonatées, gazeuses, pouvant être consommées sur place ou à distance. Saison de MAI à SEPTEMBRE.

Propriété départementale en voie de concession

Adresser offres et correspondance à M. le Préfet de la Corse, à AJACCIO.

NOUVELLES DE SUISSE

La Confédération helvétique n'a émis, ces temps-ci, que fort peu de timbres spéciaux. La série « Fête nationale » a paru, comme chaque année, le 14 juin. Elle comprend les quatre valeurs traditionnelles, 5+5, 10+10, 20+10 et 30+10 cent., dont les sujets ont été empruntés cette fois à l'activité des chemins de fer suisses. Cette série, en effet, doit commémorer le centenaire du premier chemin de fer helvétique.

Au Liechtenstein, il faut signaler de nouveaux timbres de service venant remplacer, depuis le début de juillet, ceux de 1937-1938, qui sont épuisés. Il s'agit de sept valeurs de la série poste en cours, munies de la surcharge habituelle, soit les 5, 10, 20, 30 et 50 rappen, 1 fr. et 1 fr. 50 de 1944-1945.

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

La seule nouveauté française du mois de juillet est le 4 fr. 50 brun rouge « Fénelon », dont nous avions annoncé l'émission. L'effigie du prélat a été gravée par Charles Mazelin, d'après le célèbre tableau de Vivien.

En revanche, de nombreuses vignettes nouvelles ont été mises en circulation dans la France d'outre-mer. L'Algérie, tout d'abord, nous offre une série poste « définitive », destinée à remplacer les provisoires de ces derniers mois. Les sujets choisis sont les armoiries d'Oran, d'Alger et de Constantine ; l'idée est la même qu'en 1942, mais la réalisation, différente : l'impression bicolore et le format agrandi ont permis une reproduction plus nette de ces blasons. Les valeurs parues sont : 10 et 50 cent., 1, 1,30, 1,50, 2, 2,50, 3, 3,50, 4, 4,50 et 6 fr.

Une série taxe vient en même temps se substituer au type « chiffre » qui régnait depuis 1926 : elle comprend neuf valeurs, échelonnées du 20 cent. au 20 fr.

Enfin, n'oublions pas un timbre commémoratif du « 18 juin 1940 ». Il a été obtenu par surcharge de la date, d'une croix de Lorraine et d'une surtaxe (+10 fr.) sur le 10 francs bleu de poste aérienne. Le tirage serait limité à 150.000 exemplaires.

On annonce au Maroc la prochaine sortie d'un 4,50 + 5,50, qui est destiné à rappeler le vingt-cinquième anniversaire du début de l'exploitation des phosphates. Un timbre à surtaxe nous arrive également de Tunisie : il s'agit d'un 10 fr. au type « Amphithéâtre d'El Djem », surchargé « Solidarité 1947 » et +40 fr.

Cependant, l'Agence comptable des timbres coloniaux poursuit son programme de rééquipement postal. Les dernières séries parues sont celles de la Guyane et de la Guadeloupe. Chacune comprend dix-sept timbres-poste, du 10 cent. au 40 fr ; trois vignettes « avion » de grand format, 50, 100 et 200 fr., et dix valeurs « taxe ». La vente a commencé à Paris le 2 juin. Les différents types ont été imprimés en taille-douce par l'Atelier du timbre de Paris.

Jacques Bellay.

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

•

RELIEZ

chaque semaine

VOS

numéros

avec les

RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Bté S G D G

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre.. **196 fr 50**

N° 8 : pour 1 semestre . **202 fr. 50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire. . . . . **11 fr. 50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (France)

pour 1 reliure . . . . . **60 fr.**

— 2 reliures . . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

40 km. OUEST. Villa mod. Prix Rome. Terras. Patios. Vue s/Seine jusqu'à Paris. Tt cft. Meub. **LIBRE.** 132, Haussmann. LAB. 69-34. **FEAU**

DOMAINE bord rivière, 280 ha bois. Lux. Bât. neuf, convient pour maison repos. Cab. PONS, Isle-s/Sorgue (Vse).

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

BRILLANTMONT
LAUSANNE (Suisse)
INSTITUTION pour JEUNES FILLES
désirant bénéficier des avantages d'un séjour en Suisse. Langues, Arts, Musique, Cours commerciaux.
ENSEIGNEMENT MÉNAGER :
Toutes branches activité féminine selon méthodes les plus modernes. Tous sports d'hiver et d'été. Situation unique. Les plus hautes références : France, Angleterre, États-Unis.

SEP 4 1947

la houille blanche chauffage de l'avenir !

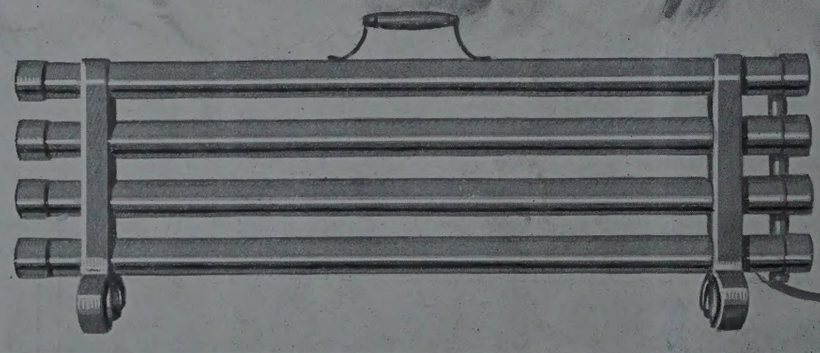
(Extrait du communiqué graphique nº 2 du Secrétariat à l'Information.)

"La France possède d'importantes réserves de houille blanche. Elle doit les exploiter au maximum au moment où, malgré l'effort des mineurs, l'insuffisance de ses ressources en charbon se fait cruellement sentir. En 1938, l'énergie hydraulique a produit 10 milliards de kWh (53 % de la production totale d'électricité)...

Au début de l'année 1946, nous avons atteint, et même dépassé, la production de l'année 1938...

Le plan a été établi, qui comprend en particulier l'aménagement de nouvelles usines dans la vallée du Rhône et sur le Rhin. Grâce au rythme rapide des travaux, la production d'énergie hydraulique **s'élèvera de 2 milliards de kWh chaque année.**

Dans dix ans, la France devrait produire quelque 50 milliards de kWh par an, dont 35 milliards environ fournis par les usines hydrauliques. L'économie de charbon réalisée par l'utilisation de la houille blanche sera de l'ordre de 30 millions de tonnes par an, chiffre supérieur à celui de nos importations avant la guerre..."



P fournier

Mécano

LA CHALEUR DE QUALITÉ

Déclaration de M. RAMADIER, Président du Conseil : ***« En 1946, la production de l'électricité a été augmentée de 3 milliards de kWh »...***

Vous pouvez vous chauffer dorénavant économiquement en utilisant le courant d'heures creuses grâce à l'ACCUMULATEUR MULTICELLULAIRE MÉCANO, breveté S. G. D. G.

D'un rendement inégalé de 85 %, l'accumulateur multicellulaire, dernière création, MÉCANO vous fournira à tout moment la chaleur qui vous est nécessaire.

Demandez le questionnaire B à la Société MÉCANO FRANÇAISE, technicien du chauffage électrique, 104, Champs-Élysées, PARIS.

Études gratuites.

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur nº 33.